

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 91. — Septembre 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Personne n'ignore les graves événements qui se sont passés, au printemps dernier, dans le *North West Territory*. L'insurrection des métis, soulevée par Riel et fortifiée par les sauvages infidèles commandés par le chef *Gros-Ours* (Big-Bear), a mis tout le pays en émoi. La guerre a porté ses ravages dans nos chères missions, et le sang a coulé. Deux des nôtres, le R. P. FAFARD, du diocèse de Montréal, et le R. P. MARCHAND, du diocèse de Rennes, ont versé le leur pour la défense de leurs ouailles. Ce sont des martyrs de la charité, dont la mort glorieuse ajoute à notre nécrologe, où déjà sont inscrits tant de noms d'apôtres, une splendeur de plus. Nous commençons le récit de ces événements, bien qu'ils soient déjà connus de tous par les journaux ; nos Annales ne peuvent les passer sous silence.

Dans ce but, nous publierons plusieurs lettres de nos

Pères. On voudra bien, en les parcourant, se reporter aux dates diverses auxquelles elles ont été écrites. Ceci est absolument nécessaire pour comprendre les faits et pour se rendre compte des appréciations. On voudra bien aussi tenir compte du milieu dans lequel vivaient les auteurs de ces lettres en les écrivant, et de la difficulté où ils se trouvaient de donner des nouvelles toujours complètement exactes, à raison des distances et de la suppression des communications régulières.

Nous donnerons les principaux documents qui nous ont été envoyés, et dans l'ordre où nous les avons reçus. S'il y a des erreurs de détail, elles pourront être rectifiées par les documents qui nous parviendront plus tard. Nous laissons à nos correspondants toute la responsabilité de leurs jugements sur les hommes et les choses. Leurs rapports sont du plus haut intérêt, et nous les insérerons sans y rien changer.

Voici d'abord une lettre du R. P. FOURMOND au Très Révérend Père Supérieur général, écrite avant les événements. Elle en est comme la préface, et nous y trouvons le portrait de l'agitateur du Nord-Ouest :

Grandin, Saskatchewan, 27 décembre 1884.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

..... L'extrême misère à laquelle la population métisse est réduite aujourd'hui par suite de la disparition du buffalo et par la sécheresse et les gelées, qui ont empêché les récoltes de mûrir, n'a fait qu'augmenter encore l'excitation générale. La neige commençait à peine à disparaître, au printemps, que, de tous les établissements de Prince-Albert et de Saint-Laurent, les métis anglais et français accouraient se réunir, à moitié chemin des deux places, dans une épinetière, afin d'aviser aux moyens à prendre pour se faire rendre justice. Il fut

d'abord décidé que personne ne serait admis aux délibérations qui allaient suivre, s'il ne s'engageait par serment à garder le secret sur leurs résultats. La plupart firent ce serment; quelques-uns le refusèrent et furent exclus. Ainsi tout prenait l'aspect des sociétés secrètes : on se cachait comme des conspirateurs, et on s'enveloppait dans l'ombre des bois et dans le mystère du secret. Bien entendu, nous n'avions pas été consultés, comme d'ordinaire nous le sommes dans les assemblées; non pas, sans doute, qu'on se défiât de la légitimité de la cause, mais parce qu'on se défiait des moyens à employer pour la faire triompher. Nos gens étaient trop bien convaincus que nous ne les encouragerions pas dans cette voie. Tout en désapprouvant ces manières de faire, au moins étranges, nous dûmes nous tenir sur une grande réserve. Nous fûmes donc accusés de ne plus porter intérêt à notre peuple, de ne plus aimer ces chers enfants confiés à nos soins. Ces plaintes furent même exprimées assez amèrement et avec une grande émotion à M^{sr} GRANDIN, quelque temps après, dans une adresse qui lui fut présentée à la porte de la chapelle de Saint-Laurent, au sortir de la cérémonie de la confirmation.

Le premier résultat des assemblées fut d'aller chercher Riel, alors exilé sur les bords du Missouri, dans l'Etat de Montana. On députa, à cet effet, trois délégués. Ils trouvèrent Riel faisant l'école aux petits enfants de la mission de Saint-Pierre, dirigée par les RR. PP. Jésuites. Nos gens en furent d'abord fort édifiés, et ils ne le furent pas moins des bonnes paroles qu'il leur adressa pour les porter à mettre avant tout leur confiance en Dieu. Après avoir pris conseil des révérends Pères, il se décida à se rendre à l'invitation qui lui était faite et qui lui parut être une manifestation de la volonté de Dieu. Toutefois, avant de partir, il engagea les délégués à l'accom-

pagner au tribunal de la pénitence et à la sainte Table, ce qu'ils firent avec cette foi qui distingue les métis et les retiendra toujours sur le bord de l'abîme. Leur long voyage pour revenir ici fut heureux, leur première visite fut pour le révérend Père.

« Je suis parti, dit Riel, avec la bénédiction des révérends Pères de Saint-Pierre de Montana, je viens, à mon arrivée, réclamer très humblement celle des révérends Pères de Saint-Laurent. Je ne veux rien entreprendre que sous la direction du clergé et d'après ses conseils. » C'était la première fois que je voyais Riel ; je fus enchanté de sa conversation et de son bon esprit ; j'admire la foi qui respirait dans toutes ses paroles, la douceur qui caractérisait sa physionomie et son élocution. Et cependant, ce visage, où se peignent la bonté, l'humilité et la modestie, s'anime parfois tout à coup et s'enflamme d'un feu terrible, et cela surtout quand on fait quelque opposition aux idées exprimées par l'orateur. Les droits de sa nation sont pour lui sacrés, et il jure de les défendre jusqu'à la mort. Dans ces moments d'exaltation, ce n'est plus le même homme : son regard de feu, l'éclat de sa voix, l'agitation de son épaisse chevelure, lui donnent un aspect qui vous effraye, et tout, dans sa personne, trahit l'éloquence. On ne peut s'empêcher de dire : « Voilà un homme convaincu. »

Plusieurs fois j'ai été témoin des discussions de Riel avec ses adversaires, une fois surtout avec l'honorable secrétaire du lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, Canadien français d'un grand mérite, d'une instruction solide et d'une logique serrée, mais calme et froid comme un homme d'Etat. Le contraste entre ces deux hommes était saisissant. Malheureusement pour Riel, comme pour tout orateur passionné, il lui échappe, dans ces moments d'excitation, des expressions trop fortes, qui nuisent à sa cause et l'ont, plus d'une fois, fait rappeler à l'ordre. Il

a cela de bon qu'il accepte humblement l'observation et désavoue ses écarts de parole. Mais cette éloquence passionnée ravit le peuple métis, qui le trouve incomparable et en fait un docteur en Israël, un Josué, un prophète et même un saint; en sorte que nous devons être, quand il s'agit de lui, d'une extrême réserve. Malgré notre prudence, il nous est arrivé souvent de voir nos expressions mal interprétées et l'affection de nos ouailles pour nous se refroidir.

Le 5 septembre, je crois, S. G. M^{sr} GRANDIN, revenant du Caribou, voulut bien présider à Saint-Laurent une assemblée des principaux métis de la colonie, dans la salle d'école du couvent du Sacré-Cœur. Le local était comble; les orateurs parlèrent avec beaucoup de modération, quelques-uns même, comme sous l'empire d'une crainte respectueuse, inspirée par la présence de Sa Grandeur. Les discours se résumaient dans la pensée d'exprimer à Monseigneur la peine que l'on éprouvait du malaise existant entre les révérends Pères et la population, celle-ci toujours docile dans le passé, toujours décidée à l'être dans l'avenir, mais aussi, restant convaincue de la justice de sa cause. Sa Grandeur donna, avec sa douceur et sa charité habituelles, des explications si sages qu'elles satisfirent tout le monde, et que les visages les plus sombres finirent par s'épanouir. A la demande de Riel, Monseigneur donna pour patron principal à la nation métisse saint Joseph, et pour patron secondaire, saint Jean-Baptiste, premier patron des Canadiens-Français, avec fête nationale fixée au 24 juillet, un mois après les grandes fêtes nationales des Canadiens. La séance fut terminée par la bénédiction de Sa Grandeur.

Cependant, les bruits de ces agitations politiques, grossis par la renommée et par les rapports des journaux, parvinrent bientôt aux oreilles du gouvernement.

Il répondit aux sourds et lointains grondements de l'orage par l'envoi d'un petit corps de cavalerie, lequel est caserné maintenant au milieu de la colonie, et semble, par sa présence, commander l'ordre et le calme.

Enfin, après bien des assemblées, des délais et d'interminables discussions pour se mettre d'accord, Français et Anglais, ce qui n'a jamais été une petite tâche, la fameuse pétition qui doit ramener l'âge d'or dans ces immenses prairies a été rédigée et envoyée à destination, il y a de cela quelques semaines. Depuis ce moment, Riel paraît plus calme, quoique non sans inquiétude pour l'avenir. Il y a des nuages dans nos parages : la famine, ou tout au moins la misère, est à notre porte, et vous connaissez le proverbe : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » L'esprit de discorde a ici ses suppôts, qui ne cherchent qu'à soulever la tempête. Malgré ces symptômes mauvais nous ne perdons pas courage ; la pensée qui domine en nous et soutient notre espérance, c'est que la foi et le bon sens de nos chers métis les retiendront sur le bord de l'abîme, et qu'ils resteront fidèles à la voix de la religion, à laquelle ils doivent d'avoir été tirés de la sauvagerie.

Priez bien pour eux et pour nous, Très Révérend Père, afin que l'année 1885, qui arrive et qui s'annonce sous de si tristes auspices, ne nous apporte, avec la bénédiction des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, que paix, justice, patience, force et résignation. Qu'elle apporte aussi à votre cœur si paternel la grande consolation de voir tous ses chers enfants ne former qu'une famille de frères et de saints, dont je vous prie de bénir le plus indigne et le dernier de tous, qui désire toujours être votre très respectueux et très obéissant fils,

FOURMOND, O. M. I.,
Directeur de la Mission de Saint-Laurent (Saskatchewan).

MISSION DE PRINCE-ALBERT.

EXTRAITS DU JOURNAL DU R. P. ANDRÉ.

Prince-Albert, le 22 mars 1885.

La crise que nous redoutions depuis longtemps vient de se déclarer. Riel a levé l'étendard de la révolte, et a entraîné les métis français du district dans sa rébellion. Le pays est dans un état d'excitation qu'il m'est difficile de décrire, et Dieu sait par quelles scènes de désordres et par quels malheurs nous allons passer avant que la tranquillité soit rétablie. Nos gens, qui sont, grâce à l'instigation de Riel, la principale cause du trouble, en deviendront aussi les victimes. Déjà, au printemps de l'année dernière, avec quelle anxiété nous avons suivi le mouvement des esprits ! Nos gens tenaient des conciliabules secrets, dont le but était d'aller chercher Riel dans les Etats et de le rappeler dans le pays, comme le seul homme capable de porter remède aux maux dont ils prétendaient souffrir. Nous nous étions opposés énergiquement à ce projet, mais nos remontrances ne furent pas écoutées, et nous fûmes éconduits parce que nous désapprouvions comme dangereuse l'arrivée de cet homme parmi nous. Nolin, l'Epine, Gabriel Dumont furent les principaux auteurs de ce mouvement, et c'est sur eux que retombe la responsabilité des tristes événements dont nous allons être témoins.

Riel arriva à Saint-Laurent dans le courant du mois de juillet, et fut accueilli par ses compatriotes comme un libérateur. Ma première entrevue avec cet homme me fit comprendre de suite combien nous devons le tenir pour suspect. L'air mystique, le ton religieux qu'il affectait dans ses conversations, les dehors affables et humbles qu'il savait revêtir, tout en lui était de nature à tromper les simples et les ignorants ; nos gens le considéraient comme un héros et lui reconnaissaient les qua-

lités qui distinguent un génie et toutes les vertus qui caractérisent un saint. Mais sous ce masque se cachait un orgueil diabolique et une ambition démesurée. Dans son cœur gronde une haine sourde contre toute autorité, excepté bien entendu la sienne ; les prêtres et les évêques lui sont odieux, et il emploie toute son influence auprès des métis pour les tourner contre leur clergé. Dès qu'il a vu que nous n'entrions pas dans ses idées et que nous contrariions ses vues politiques, il n'a cessé de semer dans l'esprit de nos pauvres métis la défiance contre nous ; faisant entendre que la doctrine que nous leur prêchions n'était point celle de Jésus-Christ, mais que nous étions des adulateurs du gouvernement, payés pour soutenir son autorité, et qu'il fallait par conséquent se tenir en garde contre l'influence du clergé. Les prêtres et les évêques étaient l'objet continuel de ses entretiens ; il nous louait quand nous étions présents, pour nous attaquer plus vivement ensuite. En arrivant dans le pays, il a commencé à agiter les esprits dans de fréquentes assemblées où il faisait miroiter aux yeux de son monde un avenir brillant. L'excitation est allée en grandissant, et Riel devenait de plus en plus provocant et menaçant dans son langage. J'avais des luttes terribles avec lui, et j'excitais tellement sa colère qu'il perdait alors tout empire sur lui-même ; il devenait dans ces moments un vrai maniaque, se tordant en contorsions, dans une fureur qui le rendait méconnaissable. Je le contredisais ouvertement devant ses gens, lui montrant l'énormité et la folie de ses projets, l'appelant un ignorant et un visionnaire, qui se complaisait à des rêves et à des plans insensés. J'avertis nos gens, et cela plusieurs fois devant lui, des dangers qu'il y avait à soutenir un pareil homme. Je ne me cachais pas pour dire que cette agitation ne pouvait finir que par la guerre, attirer sur eux toutes sortes de malheurs et couvrir le pays de

ruines et de sang. Mes avertissements, joints à ceux de mes confrères, faisaient une grande impression sur nos gens, et ils commençaient à voir l'abîme où Riel voulait les entraîner. Aussi plusieurs se détachèrent peu à peu de lui, même parmi ses principaux partisans, et il y avait déjà scission dans le camp. Nolin avait rompu avec Riel, et les plus intelligents le suivaient. Riel se voyait perdu, et il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se réfugier dans les États. Le gouvernement, troublé par les rumeurs qui lui arrivaient de toutes parts sur les menées de cet homme, avait résolu de le faire arrêter; aussi avait-il augmenté considérablement ses forces à Carlton; les gens de Prince-Albert, également excités par toutes ces nouvelles, commencèrent à s'organiser pour se défendre en cas d'attaque. Riel, avec Gabriel Dumont, tenta alors un coup de désespoir. Le 17 mars, ils parcoururent toutes les maisons le long de la rivière, priant les gens de se rendre pour l'amour de Dieu à Saint-Antoine, à l'effet d'y tenir une assemblée. Peu d'entre eux se rendirent au rendez-vous, mais Riel, suivi de quatorze ou quinze hommes armés, traversa la rivière le 18 au matin, alla prendre possession du magasin de Walter et s'empara des munitions et des effets qu'il contenait. Le même jour, plusieurs trains chargés de farine furent arrêtés à Batoche et saisis. Riel envoya immédiatement des messagers partout pour avertir les hommes de se rendre au plus vite et en armes à Saint-Antoine, car la police venait pour l'arrêter. Près de soixante se rendirent à cet appel, dans la nuit, la veille de Saint-Joseph. Le matin, Walter avec son homme fut fait prisonnier. L'agent des sauvages qui visitait la réserve de ce côté de la rivière fut également arrêté. Les poteaux du télégraphe furent coupés et l'insurrection fut ouvertement proclamée. Plusieurs parmi les métis, et on peut dire la majorité, épouvantés de ces excès, craignirent de se compromettre, et refusèrent

de répondre à l'appel de Riel; de ce nombre fut Charles Nolin. Mais Riel organisa bien vite des bandes de dix à douze hommes, qui reçurent ordre de visiter toutes les maisons et de forcer les récalcitrants, sous peine de mort immédiate, de se joindre à lui à Saint-Antoine. Les malheureux furent poussés comme une bande de moutons, amenés à Saint-Antoine et enrôlés de force dans l'armée rebelle. Charles Nolin se cacha pendant deux jours chez le P. FOURMOND, mais il fut découvert, et ramené à Saint-Antoine, et là il fut, sous peine de mort, forcé de se prononcer pour le mouvement. William Boyer fut également condamné à mort, ainsi que Louis Marion. Devant cette perspective (la mort), ils firent leur soumission et reconnurent le gouvernement de Riel. Le premier acte du nouvel autocrate fut de s'emparer par force de l'église de Saint-Antoine, pour en faire son quartier général. Les protestations du pauvre P. MOUTLIN ne servirent qu'à l'irriter, Riel menaça le pauvre Père de l'arrêter et de le lier comme un prisonnier, s'il continuait de s'opposer à son dessein. L'église fut donc envahie à main armée et devint le quartier général de Riel et de ses gens. « La Providence, qui prévoyait ce mouvement miraculeux, disait-il à ses recrues, avait préparé cette église pour leur servir de forteresse, et Saint-Antoine allait devenir célèbre dans l'histoire comme le lieu d'où sortirait l'émancipation du Nord-Ouest. »

Vendredi matin, 20 mars, pendant que je disais la messe chez les Sœurs, M. Thomas Mac Kay vint chez moi en toute hâte; quelle ne fut pas ma douleur quand j'appris par lui que la rébellion avait éclaté parmi les métis; que Riel avait pillé des magasins et arrêté plusieurs personnes et qu'il se préparait à marcher sur Carlton, pour descendre ensuite sur Prince-Albert ! Je me rendis immédiatement chez M. Clarke, qui me confirma ces tristes et lamen-

tables nouvelles. Deux messagers étaient arrivés, dans la nuit, de Carlton, de la part du major Crozier, suppliant les citoyens d'aller en toute hâte à son secours. La police, en effet, ne se sentait pas en nombre pour résister à Riel, si elle n'était pas appuyée par les gens de Prince-Albert. Pour m'assurer de la vérité de ces faits, je suis allé chez M. Clarke, arrivé de Vinnipeg la veille. La chose n'était que trop vraie, et il me donna certains détails qui me démontrèrent la gravité de la situation. Vous dire la consternation que cette nouvelle répandit dans Prince-Albert est chose impossible. Les citoyens s'abordaient tout effarés, en se demandant comment tout cela allait finir. L'idée que les sauvages allaient se joindre aux métis jetait l'épouvante dans tous les esprits; on voyait déjà le pays livré au meurtre et au pillage. Mais les citoyens de Prince-Albert déployèrent alors un courage et une énergie à la hauteur des circonstances. M. Clarke, le vendredi 20 mars, de bon matin, les fit rassembler, afin de prendre des mesures pour repousser une attaque, et on fit un appel aux hommes décidés, pour aller au secours du major Crozier, qui s'attendait à être attaqué à Carlton par Riel et sa bande. Soixante-quinze hommes s'offrirent généreusement pour aller à Carlton, et le jour même, à deux heures après midi, ils partirent au milieu des acclamations des gens de Prince-Albert. Mais, parmi les spectateurs, il y en avait plusieurs qui ne pouvaient contenir leur émotion et qui pleuraient. On ne savait, en effet, quel serait le premier point d'attaque de Riel : serait-ce Carlton ou Prince-Albert ?

Je résolus de me porter directement à Saint-Laurent pour me rendre compte de la situation. Je ne pouvais croire que la majorité de nos gens eût été assez aveuglée pour prendre part à une rébellion coupable, devant entraîner leur ruine et celle de leurs familles. Après avoir rassuré

de mon mieux les pauvres Sœurs, qui, je dois le dire, se montraient courageuses, je me mis en route le vendredi, vers onze heures du matin, accompagné de mon jeune homme Damase. Je pris la direction de Saint-Louis-Langevin, afin de voir les métis échelonnés le long de la branche sud de la Saskatchewan. Environ à 10 milles de Prince-Albert, je rencontrai un métis du nom d'Alexandre Macdougall, qui se sauvait pour se réfugier à Prince-Albert. Il me dit que je ne trouverais pas un seul homme à partir de chez les Boucher jusqu'à Saint-Antoine; tous avaient été enrôlés de gré ou de force par Riel. Je revins donc sur mes pas à Prince-Albert, et j'arrivai assez à temps pour être témoin du départ des volontaires pour Carlton. Je dis à M. Clarke que la situation était plus sérieuse que je ne l'avais pensé, que tous les métis, sans exception, étaient rassemblés en armes à Saint-Antoine et qu'ils allaient attaquer Carlton. A quatre heures du soir, le même jour, je me mis de nouveau en route, et cette fois pour me rendre directement à Saint-Laurent en prenant la direction de Carlton. Je savais à quoi je m'exposais en allant à Saint-Laurent, car, si je venais à tomber entre les mains de Riel, il ne m'épargnerait pas, exaspéré qu'il était contre moi, par suite de la vive opposition que j'avais faite à ses abominables projets. Arrivé au Creek, qui coule à Macfarlane, sur la route de Saint-Laurent, après avoir laissé le chemin de Carlton, je vis venir cinq ou six trains du côté de Saint-Laurent. Les gens qui les composaient me dirent qu'ils venaient de Troy, qu'en passant à Batoche Riel les avait arrêtés, et qu'après les avoir dépouillés de toute la farine qu'ils frétaient pour la Compagnie, il les avait laissés aller. Les nouvelles qu'ils me donnèrent m'épouvantèrent. Riel avait armé les Sioux comme les Cris et avait envoyé partout du tabac pour appeler les sauvages à son secours. C'était une guerre d'extermination qui

commençait. Les pauvres femmes que je rencontrai sur mon chemin étaient à moitié mortes de frayeur. Ces hommes dirent aussi qu'il y avait une garde placée à Saint-Laurent pour m'attendre et que, si je tombais entre les mains de Riel, j'étais perdu et que je ne retournerais jamais à Prince-Albert. Ils avaient entendu Riel, durant leur séjour forcé à Saint-Antoine, s'exprimer sur mon compte, d'une façon qui ne laissait aucun doute dans leur esprit sur le sort qui m'était réservé, si j'allais à Saint-Laurent. Je ne craignais pas cependant d'être tué ; mais j'avais la certitude d'être fait prisonnier et de voir les Sœurs abandonnées à Prince-Albert, sans prêtre pour les assister dans cette terrible épreuve. Mon devoir me parut être de retourner à Prince-Albert et d'y rester comme au poste que l'obéissance m'avait assigné. Je rebroussai donc chemin, et j'arrivai à trois heures après minuit. Les pauvres Sœurs furent au comble de la joie de me voir, car elles étaient dans la désolation en pensant que je ne retournerais pas, tout faisant croire que Riel me tuerait ou me retiendrait prisonnier. Ici, je suis sans communication aucune avec les Pères du district : ni le P. FOURMOND ni le P. MOULIN ne m'ont envoyé le moindre mot.

C'est le 19, fête de saint Joseph, que le gouvernement provisoire fut établi à Saint-Antoine ; il commença par le pillage et la profanation de l'église. Riel a pour drapeau un étendard sur lequel sont écrits les dix commandements de Dieu. Tout, dans cet homme, est une insulte à notre sainte religion.

Le samedi et le dimanche furent pour nous des jours d'anxiété et d'inquiétude. Nous nous attendions à voir Riel et ses gens descendre sur Prince-Albert, et y mettre tout à feu et à sang. Le danger était d'autant plus grand que nos hommes les plus vigoureux étaient partis pour

Carlton et que nous n'étions pas trop bien organisés pour repousser une attaque ; de plus, nous savions que les métis anglais qui nous entouraient sympathisaient avec Riel et ses gens, et que la peur seule les empêchait de se joindre à lui. Nous savions aussi que les émissaires de Riel parcouraient tout le pays, pour fomenter la révolte chez les métis et les sauvages. Le secours de 150 hommes, qui nous était annoncé comme devant venir de Troy, n'arrivait pas, et l'on ne savait à quoi attribuer ce retard. Peut-être les hommes de Riel avaient-ils coupé le détachement, et malheur à nous si le chef rebelle était victorieux dans la première rencontre avec les troupes du gouvernement ! On était dans une inquiétude mortelle, et un doute terrible pesait sur tous les esprits.

Samedi, Louis Marion arriva à Prince-Albert ; il s'était échappé des mains de Riel, qui lui avait donné le choix de se joindre à lui ou de mourir. Les nouvelles qu'il nous apportait de Saint-Antoine n'étaient pas de nature à nous rassurer. Riel agissait en despote, et tous ceux qui s'opposaient à son autorité et refusaient de se joindre à lui étaient, sans forme de procès et par sa seule autorité, condamnés à mort. Nolin, William Boyer, avec Louis Marion, avaient déjà reçu leur sentence de mort, laquelle avait été commuée à la condition de prendre les armes pour la défense commune. C'est dans l'église que se passaient ces scènes ; là Riel, comme un tribun, haranguait les ignorants, qui approuvaient par leurs cris et leurs applaudissements. La terreur était dans tous les cœurs, et personne n'osait protester contre la conduite de ce furieux, qui affectait la piété et la religion. Il faisait un signe de croix et une prière avant de porter une sentence de mort ; debout, devant l'autel, il parlait durant de longues heures ; les

prêtres et les évêques étaient l'objet de ses diatribes et invectives; il avait soin, toutefois, de semer ses discours de certains éloges en notre faveur, avant d'enfoncer le trait empoisonné destiné à détruire notre autorité dans l'esprit de ces pauvres gens. Mais, malgré les assurances si répétées de Riel que Dieu était avec eux; qu'un grand miracle se ferait en leur faveur, que leur cause triompherait sans effusion de sang; que partout le Nord-Ouest se soulevait; que Battleford était entre les mains des sauvages et Winnipeg en pleine révolte, et enfin que Saint-Albert et Edmonton prenaient part au mouvement; l'inquiétude était dans tous les cœurs, et les malheureux se demandaient quelle serait l'issue d'une lutte dans laquelle ils avaient été entraînés de force. Les familles étaient dans les transes; les pauvres femmes et les enfants, laissés seuls dans les maisons, étaient en proie à toutes les terreurs. Personne cependant n'osait exprimer hautement son opinion, chacun voyant dans son voisin un espion qui pouvait le trahir. Samedi matin, M. Mac Kay, plein de compassion pour ses malheureux compatriotes, et mû par un sentiment de générosité digne d'admiration, se rendit seul au camp de Riel, à Saint-Antoine. Riel, qui le redoutait, voulut l'arrêter et l'empêcher de parler à ses gens; mais M. Thomas Mac Kay, sans se laisser troubler par ses menaces, parla hardiment devant les métis assemblés et leur représenta la situation dangereuse dans laquelle ils se mettaient. Riel et Gabriel voulurent l'arrêter; mais Emmanuel Champagne exigea que M. Mac Kay eût pleine liberté de parler, attendu que tous les métis le connaissaient comme un honnête homme, animé des meilleures dispositions à l'égard de ses compatriotes. Enhardis par les paroles de Champagne, plusieurs prirent parti pour M. Mac Kay. Riel, intimidé par cette manifestation de l'opinion publique, s'excusa de ses gros-

sièretés, et M. Mac Kay déclara que le gouvernement exigeait qu'on lui délivrât Riel et Gabriel, comme les deux auteurs responsables de la rébellion ; mais les métis refusèrent cette condition.

Aujourd'hui, 25 mars, j'ai vu M. Mac Kay qui est venu pour un moment à Prince-Albert. Les métis lui ont assuré qu'ils avaient été entraînés dans cette révolte contre leur volonté, et son opinion est qu'il n'y aura point de bataille ; que les métis, devant le déploiement de forces opéré par le gouvernement, allaient se rendre, toute résistance étant impossible. Aujourd'hui, ils sont retenus par la crainte qu'ils s'inspirent mutuellement.

Hier au soir, nous avons enfin été délivrés d'une grande inquiétude, le secours que nous attendions avec une si vive impatience étant arrivé à Prince-Albert à huit heures. Il fallait entendre les cris de joie avec lesquels les 150 hommes ont été accueillis par la population ; toute crainte d'une attaque de la part de Riel est maintenant passée, et son règne éphémère touche à sa fin : 300 hommes venant de Winnipeg vont arriver dans trois ou quatre jours. Riel n'a pas plus de 300 hommes sous ses ordres, y compris les sauvages, et c'est l'appel aux sauvages qui a soulevé le sentiment public contre lui. Les gens de Prince-Albert ont fait preuve d'un grand dévouement et d'une grande unanimité de sentiments. Devant le danger toutes les divisions ont cessé. Les hommes se sont gaiement offerts pour veiller pendant la nuit, et pour parcourir le pays dans toutes les directions comme éclaireurs, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et c'est en effet cette vigilance et cette activité qui l'ont déconcerté. Les espions circulaient parmi nous, car, comme je l'ai dit, les métis anglais étaient en parfaite union de sentiments avec Riel, mais ils ne voulaient se prononcer qu'en toute sûreté. La nouvelle nous ar-

rive aujourd'hui, 25 mars, que Riel a envoyé la nuit dernière 40 hommes de ses gens les plus déterminés pour aller recruter à domicile les métis anglais et les traîner de force à Saint-Antoine, afin qu'ils viennent prendre part au danger commun et qu'ils ne puissent se retirer en arrière quand la lutte sera engagée. D'après les ouï-dire ils ont pris un grand nombre d'hommes qui leur seront plutôt un embarras qu'un secours.

25 mars. Maintenant que la sécurité est assurée pour Prince-Albert, je suis en repos au sujet des personnes confiées à mes soins. Mais je suis grandement effrayé pour nos pauvres gens de Saint-Antoine qui continuent dans leur rébellion contre le gouvernement.

26 mars. Des forces considérables arrivent de toutes parts pour écraser Riel. Outre les 150 hommes arrivés avant-hier, il y a en chemin 300 hommes qui viennent de Winnipeg avec une batterie de 18 canons. Ces hommes sont partis dimanche de Troy, et ont ordre de faire une marche forcée ; ils seront dans un jour ou deux à Saint-Antoine. Aujourd'hui, les 150 hommes arrivés récemment se rendront à Carlton pour y rejoindre les 300 qui sont déjà là, et le corps de troupes, qui pourra monter au moins à 400 hommes, va diriger une attaque contre Riel aussitôt que les 300 hommes de Winnipeg seront arrivés. Déjà plusieurs essais d'accommodement ont échoué ; Riel et les métis semblent vouloir persister dans leur rébellion. Le major Crozier exige que Riel et Gabriel Dumont se rendent à discrétion et que les autres se dispersent ; ces deux hommes, âmes de la rébellion, refusent toute condition ; ils intimident et poussent à la résistance les gens qu'ils ont enrôlés.

27 mars. Les nouvelles qui nous sont arrivées cette nuit de Carlton sont désolantes et jettent l'épouvante

dans tous les cœurs. Les hostilités ont commencé hier, 26 mars, environ à deux heures après-midi. Les troupes du gouvernement se composaient surtout des citoyens de Prince-Albert partis vendredi, 20 mars, pour aller au secours de la police en garnison à Carlton. Les volontaires formaient la majorité et le corps montait à environ 80 hommes. Les métis et les sauvages, de leur côté, pouvaient composer un corps de 100 à 120 hommes, mais les métis français faisaient la force de ce parti. L'engagement a eu lieu à environ 1 mille du lac Canard, sur le chemin de Carlton, proche la réserve du Barbet. Les troupes du gouvernement ont essuyé une sérieuse défaite et ont été obligées de battre en retraite. Onze hommes ont été tués de leur côté et il y a plusieurs blessés, parmi lesquels on compte le capitaine Moore. Elliot et son commis ainsi que neuf citoyens de Prince-Albert, dont deux policemen, ont été tués ; on ne connaît pas le nombre des tués parmi les métis. Cette nouvelle a répandu la terreur à Prince-Albert, les habitants sont affolés de peur ; on s'attend à chaque instant à voir Riel avec sa bande de métis suivis des sauvages, fondre sur nous et mettre tout à feu et à sang. On abandonne les maisons pour se réfugier dans une espèce de fort qu'on a construit dans la ville. Ce soir, les Sœurs seront obligées, elles aussi, d'abandonner leur maison pour se réfugier dans le camp retranché ; mais la supérieure, avec deux autres Sœurs, veut rester pour garder le couvent, et je crois qu'il n'y a aucun danger pour elles. Le sentiment de la foi n'est pas assez éteint chez Riel pour qu'il ose s'en prendre à ces saintes femmes contre lesquelles il n'entretient, du reste, aucun sentiment d'animosité ; quant à moi, je ne puis espérer aucun quartier de la part de ce fanatique que le succès ne rendra que plus cruel. Maintenant que le sang a coulé, la guerre va

prendre un caractère sauvage et cruel : nos pauvres métis seront exterminés ; le gouvernement ne reculera devant aucun moyen pour réduire la rébellion, et Dieu sait par quelles épreuves nous allons passer. Nos tristes pressentiments ne nous ont pas trompés : nos pauvres gens sont perdus et ruinés sans ressources. C'est le délai du gouvernement à faire justice aux réclamations des métis et son refus d'écouter tous les conseils qui nous attirent ces malheurs.

Les Sœurs sont fermes et résolues, et Dieu me donne aussi à moi le courage de ne pas m'effrayer au milieu de l'épouvante générale. Je ne crois pas que Riel vienne ici, obligé qu'il est de se garder contre les attaques des troupes cantonnées à Carlton : Prince-Albert est trop éloigné de sa base d'opérations ; mais on ne peut rien prévoir avec des hommes qui ne se laissent guider par aucun conseil de prudence et qui ne prennent même pas les précautions les plus élémentaires. Jusqu'ici, tous ses actes sont marqués au coin de la folie et il n'en calcule pas les conséquences. Les gens qui le suivent agissent également en aveugles et sans prévision aucune de l'avenir. Aussi, on peut s'attendre à tout de leur part, et on doit s'abandonner entièrement à la Providence qui nous protège. On dit que le commissaire Irvine doit aujourd'hui aller attaquer Riel dans ses retranchements, à Saint-Antoine : tous les cœurs sont dans l'anxiété.

28 mars. Quelle nuit nous avons passée ! Hier au soir, nous avons abandonné notre maison pour nous réfugier dans une espèce de camp retranché que les hommes de Prince-Albert avaient construit près de l'église presbytérienne. On avait employé du bois de cordé pour former les murs, et dans l'enceinte de ce fort, tous les gens de Prince-Albert et des environs étaient entassés

avec leurs familles. Nos bonnes Sœurs, à leur grand regret, avaient dû laisser leur couvent pour prendre place elles aussi dans cet asile ; mais le malheur commun avait rapproché tous les cœurs, et je dois dire que la dame du ministre presbytérien a témoigné toutes sortes d'égards à nos religieuses, et toutes les dames le plus grand respect. C'était une confusion et un encombrement dont il serait difficile de se faire une idée. L'évêque anglais était là avec sa famille et ses ministres, et, le danger rapprochant les cœurs, l'union et l'accord régnaient parmi tous les membres des diverses religions. L'évêque anglais me pressait affectueusement les mains et me remerciait avec émotion cet après-midi de l'intérêt que je lui avais témoigné dans ses anxiétés. Voilà deux nuits que nous n'avons pas dormi. Nous nous attendions à être attaqués à chaque moment par Riel et ses alliés les sauvages. C'est l'approche de ces derniers qui frappait de terreur les imaginations ; l'on se représentait toutes les horreurs possibles ; nos meilleurs défenseurs étaient, en effet, à Carlton, et nous n'étions qu'insuffisamment préparés à repousser une attaque. Mais la grande nouvelle qui nous arrive ce matin rassure tous les cœurs. Toutes les troupes abandonnent Carlton et viennent se fixer à Prince-Albert. On a jugé qu'il était nécessaire de les concentrer sur un seul point afin de pouvoir écraser l'ennemi, s'il osait se présenter à Prince-Albert. C'est donc au milieu des acclamations du public que nos troupes ont défilé, et ont fait leur entrée à Prince-Albert. Les premiers en tête étaient les blessés dont l'état excitait la compassion universelle. Notre cher capitaine Moore s'est arrêté pour m'appeler, et c'est avec une véritable émotion que je suis allé embrasser cet ancien ami que je ne croyais plus revoir, tant les dernières nouvelles le représentaient comme

perdu ; heureusement sa blessure n'inspire aucune inquiétude. Maintenant que nous avons toutes les forces réunies à Prince-Albert, tout le monde respire à l'aise et se croit préservé. Aussi j'avais averti les Sœurs de rester tranquilles chez elles et de prendre, en toute confiance, le repos dont elles avaient un si grand besoin. On a renoncé à se réfugier de nouveau au fort. Nous étions assis tranquillement, Ambroise Fisher, Damase, mon jeune homme et moi, et nous nous réjouissions ensemble de nous voir sortis de cette situation critique lorsqu'en regardant par la fenêtre, je vois un cavalier et une bande de chevaux se dirigeant en plein galop vers Prince-Albert. Ils se précipitaient comme poursuivis par l'ennemi. Je sors pour demander la cause de ce mouvement ; les hommes arrivent pâles et les yeux hagards, et, en passant devant moi, ils me crient :

« Come on ! they are coming, the French and the Indians ! »

Aussitôt, de dehors, je crie aux Sœurs de sortir au plus vite et de se sauver, car l'ennemi arrive. Les pauvres Sœurs étaient au lit, et pendant qu'elles s'habillaient, je courus vers le fort pour chercher un wagon. J'arrive hors d'haleine au fort, où déjà M. Clarke commande un wagon pour elles. Le plus grand désordre et la plus grande confusion régnaient dans la ville. Les familles tout éplorées et affolées de terreur sortaient de leurs maisons, ce n'étaient partout que des cris de terreur et de désespoir. J'attendais les Sœurs ; elles arrivent à moitié habillées et tremblantes de peur. Il est difficile de tracer une peinture exacte du spectacle que nous avons sous les yeux : les hommes comme les femmes étaient dans les transes et s'attendaient à voir les sauvages et les métis fondre sur nous pour nous égorger et mettre tout à feu et à sang. M. Clarke était le seul qui gardât son sang-froid au milieu de cette confu-

sion et sa voix dominait le bruit pour commander le calme et ranimer la confiance : il affirmait que c'était une fausse alarme. Peu à peu les esprits se rassurèrent en voyant que l'ennemi ne paraissait pas, mais quelle terrible nuit les femmes passèrent dans le fort, pressées et serrées qu'elles étaient les unes contre les autres ! Sous l'influence de la chaleur et de la peur, les malheureuses tombaient sans connaissance ; plusieurs furent sérieusement malades, cinq femmes accouchèrent ; les Sœurs, me racontant le lendemain les impressions de cette nuit horrible, me disaient qu'il s'était passé des scènes déchirantes. Le matin, de bonne heure, à cinq heures, j'allais les chercher pour les ramener au couvent : il n'y avait plus de danger. A six heures, je dis la messe, à laquelle assistèrent Louis Marion, Ambroise Fischer, et mon jeune homme ; bien entendu que nous n'eûmes pas de bénédiction des rameaux. Ce dimanche, il n'y eut aucun service public dans aucune église à Prince-Albert. On était trop fatigué pour prendre part aux offices.

30 mars. Aujourd'hui, trois hommes, partis de Prince-Albert dimanche après midi, ont ramené les corps de ceux qui ont été tués. C'est neuf cadavres qui ont été relevés sur le champ de bataille. Une chose console au milieu des tristesses qui nous accablent : c'est de voir que les sentiments d'humanité qu'inspire notre sainte religion ne sont point éteints dans les cœurs de nos gens ; ils n'ont pas permis que les cadavres fussent mutilés par les Sioux qui les accompagnaient. Tous les corps ont été religieusement respectés et placés dans une maison peu éloignée du champ de bataille. On avait craint que ceux qui se sont dévoués pour aller les chercher ne fussent retenus prisonniers ou peut-être massacrés ; mais tout au contraire, ils se louent beau-

coup de la bienveillance avec laquelle ils ont été reçus.

Un autre trait à la louange des métis. Un blessé laissé sur le champ de bataille a été sauvé par l'intervention de William Boyer qui a sauvé ce malheureux, au moment où un Sioux se préparait à l'achever à coups de crosse de fusil. Il avait déjà deux doigts de la main brisés, quand William Boyer est accouru à son secours. Grande foule pour visiter les morts. L'indignation et la haine contre les métis augmentent dans tous les cœurs. Les Anglais se sentent humiliés de la défaite qu'ils ont éprouvée et nourrissent des idées de vengeance contre ceux qui ont troublé la paix publique par une insurrection que rien ne justifie. Tous les colons, dans un rayon de 20 milles, se sont réfugiés à Prince-Albert, laissant à l'abandon leurs maisons et leurs animaux. La terreur règne dans tout le pays.

31 mars. Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement des neuf hommes tués au lac Canard ; c'était une cérémonie solennelle, mais lugubre. Une foule immense suivait le cortège funèbre, et tous les cœurs étaient à la douleur. Le pauvre Elliot, jeune avocat plein d'avenir, était au nombre des morts ; il a été tué avec son commis Napier. Pour donner un témoignage de respect et de reconnaissance à ces victimes qui se sont dévouées pour notre défense, je suis allé à l'enterrement. Le soir de ce jour, la femme de Louis Marion est arrivée de Saint-Laurent avec sa jeune fille. Cette femme a fait preuve d'un vrai courage en venant à Prince-Albert rejoindre son mari. Elle m'a remis deux lettres du bon P. FOURMOND, et une troisième pour les religieuses de Prince-Albert de la part de leurs Sœurs de Saint-Laurent. Nous étions bien inquiets au sujet de nos Pères et de nos Sœurs. Le P. FOURMOND me rassure et me dit qu'ils sont tranquilles et qu'ils n'ont pas encore été inquiétés. Mais il craint que la Mis-

sion ne soit pillée par quelques bandes de sauvages. Ils n'ont pas un seul homme autour d'eux ; leur jeune homme, Philippe, les a abandonnés après la bataille pour aller rejoindre les autres insurgés et ses trois frères déjà enrôlés dans l'armée de Riel. Lundi, les cinq tués du côté des métis ont été enterrés à Saint-Laurent ; ce sont : 1° Isidore Dumont, le frère aîné de Gabriel, il laisse une veuve et quatorze enfants ; 2° Augustin a Framboise, cousin germain de Gabriel, il laisse une veuve et sept ou huit enfants ; 3° J.-B. Montour, jeune homme de vingt-quatre ans qui laisse une veuve et deux enfants ; il était le gendre d'Isidore Dumont ; 4° Joseph Montour, frère du précédent, jeune homme de vingt ans, pas marié ; 5° Assivin, sauvage chrétien. Jean-Baptiste Parenteau, neveu de Gabriel, est blessé à mort. C'est Gabriel qui, après Riel, est le principal auteur du trouble, et c'est dans sa parenté que la mort a choisi ses victimes. Gabriel lui-même l'a échappé belle : une balle lui a effleuré la tête en déchirant la peau. Ce que la femme de Marion nous raconte est bien triste. Nos métis sont plus que jamais résolus à soutenir la lutte. Les familles qui ont perdu quelques-uns de leurs membres ne ressentent aucune tristesse, et personne ne versait de larmes à l'enterrement. La bonne chère que font les révoltés et le pillage général auquel ils ont presque tous, plus ou moins, participé, les rendent joyeux et contents. Leur confiance en Riel, qui pourtant les avait assurés que pas une goutte de sang ne serait versée, ne diminue pas. Riel est allé à la bataille armé de la croix du P. Touze qu'il a prise de force, et avec laquelle il a béni les combattants, mais en ayant soin de se tenir éloigné de la portée des balles : sa personne est trop précieuse pour qu'il l'expose au danger. Il a jeté maintenant le masque et se montre tel qu'il est. Il a rompu publiquement avec l'Eglise

catholique en renonçant au Pape, et il a entraîné ces malheureux dans son apostasie. Ils le regardent comme un grand prophète investi d'une mission divine. Modime l'Epine lui-même le suit fidèlement et semble aveuglé. Nos malheureuses gens, sous l'influence de cet homme, ne sont plus reconnaissables. Le quartier général est au lac Canard, dans les bâtiments des Stobart. J'ai eu, ce matin, une longue conversation avec le commissaire Irwine. Il m'annonce que 2000 hommes sont en route pour venir réduire la rébellion. Il exprime un grand regret de n'avoir pu arriver quelques jours plus tôt, avant l'effusion de sang.

2 avril, Jeudi saint. Quelle triste semaine sainte nous passons! Je me contente de dire la messe basse le matin et nous nous abstenons de faire aucune cérémonie en rapport avec les mystères du jour, de peur d'être surpris par l'ennemi. Tout le monde a abandonné les maisons et s'est replié au cœur de la ville où se trouve le fort qu'on y a construit pour donner asile aux familles en cas d'attaque. Nous sommes les plus éloignés; mais le système de défense est si bien organisé, que nous sommes tranquilles. Chaque jour arrivent quelques malheureux qui s'échappent du camp de Riel et viennent chercher un refuge à Prince-Albert. Hier au soir, Jous-saint, l'huissier, nous arrivait de Carlton avec un de ses garçons. Il nous dit que Riel a fait occuper Carlton par quinze de ses hommes et que le feu a épargné le plus grand des bâtiments du fort. D'après lui, la débandade et la désertion commencent parmi les gens de Riel. Ils voient maintenant l'abîme ouvert devant eux. La peur les gagne, à la pensée du compte terrible que le gouvernement va leur demander du sang si injustement répandu et du pillage qu'ils ont fait de tant de magasins. L'huissier nous dit qu'il croit que Riel a

quitté le lac Canard et qu'il a transporté son camp à Saint-Antoine. Je plains notre pauvre Père MoulIN d'être obligé de donner l'hospitalité à de pareils hôtes. L'opinion s'accrédite que Riel se dispose à prendre la fuite et à mettre sa vie en sûreté, en abandonnant ses victimes à la vindicte des lois. Il ne ferait, en cela, que suivre l'exemple de tous les auteurs de révolutions qui, au moment du danger, savent prendre la clef des champs, et laissent les malheureux qu'ils ont séduits se débattre comme ils peuvent. Ce sera, je pense, le dénouement probable de cette échauffourée. Et les infortunées dupes, que deviendront-elles? plusieurs périront sur l'échafaud. Notre colonie est entièrement ruinée, et je pense qu'il nous faudra abandonner la moitié de nos missions, et nous borner à garder Saint-Antoine.

3 *avril*, Vendredi saint. Tout est tranquille autour de nous. L'opinion que Riel a abandonné le lac Canard et gagné Saint-Antoine prend de plus en plus de la consistance.

9 *avril*. Les fêtes de Pâques se sont passées tranquillement. Dimanche, notre chapelle était remplie; plusieurs protestants sont venus assister à la grand'messe. Nous étions les seuls, à Prince-Albert, à avoir l'office public le jour de Pâques. Les protestants, les deux derniers dimanches, n'ont pas eu de service dans leurs églises. Tous les soirs, nous avons bénédiction du Saint Sacrement. Dimanche soir, le commissaire en chef le colonel Irvine et le major Crozier sont venus nous faire visite. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les autorités, ici, ne connaissent pas les mouvements de Riel et ignorent complètement où il est. On est stupéfait de voir le manque d'organisation où est tombée l'administration canadienne dans le pays. Cette rébellion, que le gouvernement devait prévoir depuis long-

temps, l'e pris complètement au dépourvu, et il se trouve en face d'une insurrection de deux cents métis et d'une centaine de sauvages, sans aucun moyen de la réprimer. Si Riel avait eu plus d'audace, il aurait fait un mal immense; mais il paraît se tenir sur la défensive et ne sait trop à quoi se résoudre. La terreur qu'il inspire est incroyable. Il s'est déclaré ouvertement hérétique, et le monstre a la prétention de réformer l'Eglise de Jésus-Christ. Il manifeste, comme tous les sectaires, une haine infernale contre le Pape et contre Rome, et il appelle l'Eglise catholique la *Vieille Romaine*. Nos pauvres gens le suivent quand même.

11 avril. Un courrier est arrivé ce matin de Battleford ; il nous apporte les nouvelles les plus terribles et les plus lamentables. Les sauvages sont partout soulevés, et la guerre d'extermination a commencé. La main me tremble et le cœur me saigne en rapportant les faits dont on nous fait le récit. Les bons et chers PP. FAFARD et MARCHAND, avec deux Frères, ont été tués par des sauvages de la bande du Gros-Ours (*Big-Bear*). La Mission de Notre-Dame de Bon-Conseil, au lac La Grenouille, a été saccagée et brûlée. Delany, le fermier des sauvages; Tom Quin, l'agent des sauvages pour le district du Fort-Pitt, avec d'autres blancs, ont été tués. Battleford est assiégé par les sauvages; quatre ou cinq blancs, la plupart fermiers dans les réserves, ont été tués. Ces nouvelles ont répandu la plus grande consternation dans Prince-Albert; le peuple se dit qu'il n'a aucun quartier à attendre, puisque les prêtres eux-mêmes n'échappent pas à la férocité des sauvages. La haine et l'indignation contre Riel et les métis qu'on rend responsables de ces meurtres, augmentent d'une manière effroyable, et ces malheureux seraient épouvantés eux-mêmes, s'ils étaient témoins de l'horreur qu'ils inspirent. Je dois, dans cette circonstance malheureuse, rendre

un tribut de justice aux sentiments manifestés par la population de Prince-Albert. Tout le monde sympathise avec nous dans le malheur qui nous frappe et exprime la plus grande admiration pour le courage et le dévouement de nos prêtres, tous inébranlables à leur poste, au risque de devenir martyrs de leur devoir. Les habitants comparent la conduite de nos Pères, qui restent tous à leurs Missions, malgré les dangers qui les menacent de toutes parts, avec la conduite des ministres protestants, qui tous ont déserté leurs postes pour venir se mettre avec leurs familles en lieu de sûreté. Pauvres et chers Pères FAFARD et MARCHAND ! que de regrets leur mort va causer partout ! Il y a trois mois, je passai au lac La Grenouille, mais j'étais loin de penser alors que cette mission allait devenir le théâtre de meurtres horribles. Le bon P. FAFARD, si dévoué aux sauvages, travaillait nuit et jour pour achever les bâtiments construits au prix de grandes fatigues. Cette Mission du lac La Grenouille présentait un aspect riant et coquet et faisait l'admiration de tout le monde. La place commençait à prendre l'apparence d'un joli village, et tout semblait lui promettre un bel avenir. Des entrepreneurs construisaient un moulin, et le cher Père se réjouissait de voir sa Mission prendre des développements si rapides. Il avait une école fréquentée par près de quarante enfants. Le dimanche que je passai au lac La Grenouille, combien je fus édifié de voir ce cher Père occupé durant toute la journée à confesser des enfants sauvages, montrant, par leur contenance et leur respect dans l'église, qu'ils savent apprécier l'instruction qu'ils reçoivent. Mais tout cela n'est aujourd'hui que ruines arrosées du sang des deux missionnaires de Notre-Dame de Bon-Conseil. Ce qui console, au milieu de ces tristesses, c'est d'apprendre, entre autres rares détails, que nos deux zélés

confrères ont été frappés par la main des sauvages païens, et que les chrétiens n'ont eu aucune part à la mort de leurs pères en Dieu et au meurtre des autres blancs. Ce sont les sauvages de Big-Bear qui ont commis tous ces crimes; les Pères ont été immolés, parce que, dans leur charité, ils voulaient défendre les blancs et détourner d'eux les coups qui les menaçaient.

12 avril, dimanche après Pâques. Aujourd'hui, nous avons eu une grand'messe solennelle. L'église était remplie d'une nombreuse assistance, composée de catholiques et de protestants. Nous étions tous sous l'impression des terribles nouvelles reçues hier. Profondément ému moi-même, j'ai pris pour sujet de mon instruction les événements qui se déroulaient devant nous. J'appuyai, en commençant, sur les bonnes qualités qui distinguent les métis, les représentant comme bons, simples dans leurs mœurs, mais faciles à tromper et à devenir les dupes de ceux qui profitaient de leur bonne foi pour les porter à des actes dont ils ne n'entrevoient pas les conséquences. S'ils avaient été plus solides dans la religion, ils auraient suivi et écouté leurs prêtres, lesquels s'étaient toujours montrés leurs vrais amis. Riel n'avait pas reçu mission pour les enseigner, et aujourd'hui, ils allaient payer de leur vie leur tort de s'être laissé séduire par cet homme néfaste. Je connais nos gens depuis vingt-cinq ans, et, devant Dieu, je puis dire que c'étaient des hommes au cœur simple, bons et généreux pour tout le monde; mais leur esprit d'indépendance et la défiance que Riel leur avait inspirée contre nous ont amené leur perte. Dieu, irrité à cause des péchés du pays, avait choisi deux saints prêtres pour victimes, mais on n'accusera pas le clergé d'avoir poussé les gens à la rébellion; la mort de ces deux prêtres démontre que cette affreuse insurrection était autant dirigée contre la reli-

gion que contre le gouvernement. Les blancs ne pouvaient pas se disculper entièrement de n'avoir aucune part à une rébellion qui bouleversait tout le pays. En venant s'établir ici, s'ils avaient eu plus d'égards pour les sentiments et la faiblesse des métis et des sauvages, on n'eût pas vu cette haine féroce qui se fait jour entre les deux races. Mais les blancs et le gouvernement avaient pris en profond mépris les métis et les sauvages. Ils avaient affecté de ne les compter pour rien, alors que ceux-ci avaient vécu en maîtres pendant si longtemps sur ces terres ; les nouveaux venus avaient presque tous affiché de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris, pour la religion et pour ses préceptes, et, au lieu de traiter les natifs comme des frères dignes de leur compassion et de leur sympathie, ils s'étaient montrés insolents et arrogants à leur égard, etc.

Tel fut le sujet de mon instruction, que je développai longuement, et l'impression, dans l'assemblée, fut vive et profonde.

13 avril. Un courrier est arrivé aujourd'hui de Battleford ; il confirme la nouvelle de la mort de nos deux Pères au lac La Grenouille ; mais il nous apporte aussi la consolante nouvelle que le juge Roleau et son frère le docteur, avec leurs familles, ont échappé au massacre. On avait des craintes sérieuses sur leur sort, à cause des dangers auxquels on les savait exposés sur la route, avant d'atteindre Swift-Current, la première station du chemin de fer. Les sauvages, à Battleford, ne sont guère redoutables ; ils n'osent pas s'approcher du fort du gouvernement où ont pris asile toutes les familles du pays. Ce poste est à l'abri de leurs attaques. Ici, nous sommes très inquiets au sujet des Pères et des Sœurs de Saint-Laurent. Nous redoutons qu'ils ne soient massacrés par quelque bande de sauvages, et nous ne comprenons pas que le bon P. FOURMOND n'ait pas pris des mesures pour envoyer les

Sœurs à Prince-Albert rejoindre leurs compagnes. Peut-être ce cher Père ne connaît pas le danger de la situation et ignore complètement les nouvelles du Fort-Pitt et le danger où l'on est de voir tous les sauvages descendre pour s'unir à leur chef, l'infâme Riel. Aujourd'hui, j'ai engagé un homme nommé Antoine le Cri, pour aller porter deux lettres : l'une au P. FOURMOND, l'autre au P. TOUZE. J'espère que ce courrier arrivera à destination et que le P. FOURMOND trouvera encore moyen d'envoyer les Sœurs ici avant que les chemins ne soient fermés. Le danger est pressant, et je ne sais si ces pauvres Sœurs pensent même à partir pour se rendre à Prince-Albert. J'ai eu de la peine à trouver un messenger ; tout le monde redoute les sauvages maraudeurs, et ce n'est qu'en promettant une vache et Ambroise Fisher une autre, avec condition d'aller au lac Canard, que le courrier a consenti à se mettre en route. Nous attendons avec anxiété son retour. Depuis le voyage de Damase, mon serviteur, à Saint-Laurent, nous sommes sans nouvelles de cette place et des métis. Les autorités, ici, ne connaissent absolument rien de Riel et de ses mouvements. Les éclaireurs, effrayés, ne s'aventurent jamais loin et se contentent de chevaucher dans un rayon de 10 à 12 milles autour de Prince-Albert, tandis que les métis, pleins d'audace, s'avancent de tous côtés avec leurs alliés les sauvages. Le pays est, en ce moment, en leur pouvoir, et le gouvernement se contente de défendre Prince-Albert, en attendant de nouvelles forces.

14 avril. On ne sait comment expliquer le retard que les troupes annoncées depuis longtemps mettent à venir à notre secours. Le gouvernement agit avec une lenteur désespérante, et pourtant le danger est grand. C'est la lenteur anglaise ; les événements auxquels on n'est pas

n'est pas préparé viennent surprendre ceux qui auraient dû les prévoir.

15 avril. Nous attendons aujourd'hui avec une anxiété fiévreuse le retour du courrier envoyé à Saint-Laurent. Dieu nous préserve du malheur que nous redoutons pour les pauvres Sœurs et qu'il nous donne de les voir arriver ici sans accidents !

16 avril. Notre messenger Antoine le Cri n'est pas encore de retour de son voyage à Saint-Laurent. Nous craignons qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Voilà le quatrième jour écoulé depuis son départ, et nous n'avons aucune nouvelle de lui. On annonce qu'on a vu des sauvages rôder dans la contrée et qu'ils ont volé un cheval dans une étable. Le pauvre Antoine a pu tomber entre les mains d'un parti de maraudeurs et être tué par eux. Je suis vraiment inquiet à son sujet. Je le regarde comme perdu s'il n'arrive pas ce soir. La situation périlleuse des Pères et des Sœurs à Saint-Laurent nous préoccupe beaucoup. Depuis huit jours, nous n'avons aucune nouvelle d'eux, et toutes sortes de rumeurs circulent. On dit que Riel a donné l'ordre d'abandonner les maisons pour se concentrer autour de Saint-Antoine ; or, il peut arriver que les Pères et les Sœurs aient été obligés eux aussi de se rendre au camp de Riel, où celui-ci les aura gardés de force, afin d'avoir dans leurs personnes autant d'otages qui répondent de sa vie et de celle des principaux auteurs de l'insurrection. Ici, on ne connaît absolument rien de lui. Les éclaireurs de Prince-Albert n'osent s'aventurer au-devant de l'ennemi, tant la terreur les domine. Le gouvernement, avec ses trois cents hommes de police, ne peut arriver à rien connaître des mouvements des insurgés. Les seuls renseignements qu'il obtient, c'est par le moyen des rares déserteurs qui abandonnent Riel, pour venir se réfugier à

Prince-Albert. Les métis persévèrent dans leur révolte : Riel les a fascinés. Les désertions ont été rares. Le moment approche où les malheureux vont recevoir un terrible châtiment : le général Middleton arrive, en effet, avec deux mille hommes pour combattre les métis et les sauvages. Les courriers qu'on attendait avec tant d'anxiété ont paru ce matin ; ils nous apportent la bonne nouvelle que les troupes sont à Humboldt et que, dans trois ou quatre jours, elles seront à la rivière. Le dénouement ne peut tarder ; mais les métis semblent être dans une parfaite sécurité et ne soupçonnent nullement le coup qui va les frapper.

18 *avril*. Plusieurs messieurs faisant partie de l'armée du général Middleton sont arrivés la nuit dernière à Prince-Albert. Enfin, voici le secours que nous attendons depuis si longtemps. Cette armée est partie mercredi dernier de Humboldt, et elle devait être rendue à la rivière, traverse de Batoche, au moins pour dimanche au soir. Un autre détachement vient par Swift-Current, et doit être débarqué à 30 milles de Saint-Antoine, pour marcher ensuite le long de la rivière et cerner ainsi le camp des métis. La catastrophe approche donc à grands pas. Les troupes débouchent de tous côtés pour cerner et entourer nos pauvres gens, à qui il ne restera d'autre alternative que de se rendre à discrétion ou d'être massacrés en masse. Un bataillon de trois cents hommes se disposa à partir de Prince-Albert, pour se joindre aux forces qui s'avancent en sens opposé et écraser la rébellion sur le lieu où elle a éclaté il y a aujourd'hui un mois. Nos pauvres métis, d'après toutes les rumeurs plus ou moins véridiques qui circulent, semblent vivre dans la plus parfaite sécurité et ne soupçonnent nullement le coup qui va les frapper. Ils sont encore campés à Batoche, occupant les deux côtés de la rivière, où leurs

forces peuvent monter à quatre ou cinq cents hommes, y compris leurs alliés les sauvages.

Le sort qui les attend me fait peur, car le gouvernement n'ira pas de main morte pour les punir, et, s'ils ne se rendent pas, ils ne peuvent espérer aucun quartier. Ce soir, j'ai expédié une lettre au général Middleton en faveur de ces infortunés, le conjurant de les épargner, lui faisant remarquer que peu parmi eux sont vraiment coupables et qu'il doit leur offrir, avant de les frapper, l'occasion de se soumettre, en leur envoyant un parlementaire. Que les vrais coupables expient leurs crimes, et que les innocents soient épargnés. L'humanité se révolterait si, abusant des forces dont on dispose, on faisait un massacre général, sans distinction de coupables ou d'innocents. Mais Riel, qui est le génie malfaisant de ses malheureux compatriotes, sachant d'avance le sort qui lui est réservé ainsi qu'à quelques autres de ses plus chauds partisans, poussera l'obstination jusqu'au bout, et précipitera l'action, pour entraîner dans la même ruine tous ces égarés. Voilà ce qui fait craindre que la conciliation ne soit pas possible, surtout après un mois de révolte les armes à la main.

Le courrier que nous avons envoyé à Saint-Laurent est de retour depuis hier vendredi, après midi, mais nous n'en sommes pas pour cela guère plus renseignés sur le compte de nos Pères et de nos Sœurs à Saint-Laurent. On affirme que l'église du lac Canard a été brûlée le jeudi 9 avril. Il est possible que le pauvre Père Touze soit en captivité. L'horizon s'assombrit de plus en plus.

L'année dernière a été fort dure par suite du manque de récolte ; mais ce printemps, personne dans le pays ne songe à semer, à cause du trouble, et une misère affreuse nous menace de tous les côtés. Tous les habitants du

district anglais comme du district français sont ruinés, et c'est seulement lorsque la rébellion sera réprimée, que nous apprécierons tout le mal dont elle a été cause, et que nous pourrons compter les ruines amoncelées dans ce pays. Les marchands de Prince-Albert et la Compagnie sont les seuls qui profitent de ce trouble : ils vendent leurs marchandises à haut prix, et tous les magasins sont vides par suite des achats que le gouvernement a faits chez eux. Aurons-nous des nouvelles aujourd'hui du théâtre de la guerre? Tout le monde s'attend à de grands événements pour aujourd'hui ou demain : il y a quelque chose en l'air qui nous dit que nous approchons de la fin.

30 *avril* au matin. Voici bientôt deux semaines que le général Middleton est arrivé à la rivière à Clarke's Crossing, et de là pour se rendre à l'ennemi, il n'avait qu'un trajet de 35 milles à parcourir. D'après Bedson, lors de sa visite à Prince-Albert, il y a trois semaines, le général devait, de Humboldt, marcher droit sur Batoche, attaquer immédiatement Riel, et en finir par un coup hardi avec cette misérable révolte. Au lieu de courir droit aux métis pour les écraser, il fait un grand circuit en allant à Clarke's Crossing. Il n'a donc guère avancé dans son entreprise, la rébellion est encore debout, et nous ne savons ce que fait le général et pourquoi il hésite tant à attaquer un ennemi qui lui est si inférieur en nombre, et qui compte à peine cinq cents combattants. Les uns disent qu'il est en conférence avec les métis pour en venir à un arrangement quelconque ; que le désir de sauver les prisonniers qui sont aux mains de Riel, lui fait différer l'attaque ; qu'il lui répugne d'exposer la vie de ces prisonniers en livrant bataille ; les autres disent qu'il est retardé parce que les troupes qu'il attend venant de Swift-Current ne sont pas encore arrivées. Quelques-uns

qui voient les choses en noir, pensent que peut-être le général a éprouvé une défaite et que les autorités ici cachent la vérité afin de ne pas épouvanter la population de Prince-Albert déjà assez portée à s'alarmer. Toujours est-il que la situation n'est guère agréable et qu'elle laisse le champ libre à toutes les suppositions. Notre pauvre Ambroise Fisher a aussi ses explications qu'il tire de ses rêves, et qui sont aussi croyables que ce que nous entendons par ailleurs.

Depuis le commencement des hostilités on n'a pas encore fait un seul prisonnier aux insurgés, tandis que ces derniers ont pris plusieurs de nos hommes ; les seuls prisonniers que nous avons ici, sont ceux qui se sont sauvés du camp de Riel pour venir se réfugier à Prince-Albert. Je me fais un devoir de visiter presque tous les jours ces malheureux, et ils sont contents, catholiques comme protestants, de me voir ; mon apparition au milieu d'eux leur est une grande consolation. Si nous trouvons longs les jours qui nous laissent sans nouvelles, ces infortunés trouvent encore plus pénible leur situation, surtout à cause de l'ignorance où ils sont du sort qui leur est réservé...

Le R. P. ANDRÉ continue à consigner dans son journal ses observations de chaque jour. Ses angoisses, loin de diminuer, augmentent. Il ne sait rien de nos Pères et des Sœurs de Saint-Laurent, de M^{gr} GRANDIN et des autres Pères du vicariat. Tout est possible et l'on peut redouter les plus grands malheurs. De plus, les gens de Prince-Albert, las de cette situation, ont fini par s'habituer au danger, et se livrent au plaisir. Les courses et les réjouissances de toutes sortes sont à l'ordre du jour. On ne sait où est le général Middleton, envoyé avec des forces pour écraser la rébellion, et l'incertitude de ses mouvements n'est pas faite pour rassurer.

Le 14 mai, le missionnaire écrit : Enfin, le dénouement si longtemps attendu est arrivé, la rébellion a été écrasée à Batoche, sur le lieu où elle prit naissance, le 18 mars. Alexandre Macdougall est arrivé cet après-midi et nous apporte cette heureuse nouvelle. Les métis, entourés par les troupes du général Middleton ont combattu pendant quatre jours, c'est-à-dire : samedi, dimanche, lundi et mardi ; ils ont été repoussés jusqu'à la rivière et obligés d'abandonner leur quartier général, établi dans les maisons situées du côté sud de la traverse de Batoche. Ils se sont repliés en descendant plus loin que la maison de Champagne, et ils se sont réfugiés dans le bois qui forme la pointe ; là, bien qu'entourés de toutes parts, ils sont parvenus à s'échapper dans la nuit du mardi soir. Riel, Gabriel, et tous ceux qui étaient gravement compromis dans la rébellion se sont enfuis, quelques-uns se sont rendus ensuite au général, mais on n'en connaît pas le nombre. Riel, dans la journée de mardi, a voulu, dit-on, obéissant à un sentiment de générosité dont je ne le croyais pas capable, se rendre, pour épargner une plus grande effusion de sang et aussi pour faire retomber sur lui seul la responsabilité de la révolte. « C'est ma tête, dit-il, qu'ils veulent, je vais aller la leur offrir » ; et il a fait cesser le feu. Pendant qu'il rédigeait sa lettre de reddition au général Middleton, quelques sauvages avec quelques jeunes métis ont commencé à tirer sur les troupes ; William Swan a dit alors à Riel qu'il avait poussé les métis à la guerre et qu'il fallait aller jusqu'au bout, qu'il était trop tard pour parler de se rendre. La résistance a donc continué jusqu'à la nuit.

Ont été tués pendant ces jours de combat : Donald Ross, deux Jourond (Callixte et Eleazar), Damase Carrière, Joseph Vandale, Joseph Delorne, le pauvre vieux Ouellet, un vieillard âgé au moins de quatre-vingt-cinq ans. Ont

été gravement blessés : Baptiste Boucher, Charles Lavallé, les deux Swan, père et fils, Daniel Garriépy ; à la bataille du 24 avril, quatre métis ont été tués, parmi lesquels je ne connais que Saint-Pierre Parenteau et le vieux Vernette.

Voilà donc terminée cette révolte qui a été insensée dès le principe. Les métis n'ont voulu écouter les conseils ni de leurs prêtres ni de leurs amis : Riel était leur Dieu.

Le général Middleton mérite les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il a conduit cette campagne, et surtout pour la longanimité et l'humanité qu'il a montrées à l'égard de nos gens. Il a procédé lentement afin de leur donner le temps de se reconnaître et de faire leur soumission. Mais, dominés par Riel, ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, et malgré lui le général a été obligé de frapper fort pour en finir. Nous voilà libres et les chemins sont ouverts ; mais quelles tristes pensées remplissent nos cœurs au souvenir de tant d'hommes que nous avons connus, et qui sont tombés dans l'acte de la révolte !

Riel et les autres prisonniers sont attendus ce soir à Prince-Albert ; la curiosité publique est grande et se promet un spectacle.

A. ANDRÉ, O. M. I.

LETTRE DE M^{gr} GRANDIN.

Saint-Albert, district d'Alberta, Canada, 12 mai 1885.

... Depuis le milieu du mois de mars, une grande partie de mon pauvre diocèse est livrée aux horreurs de la guerre civile. Depuis longtemps nos métis réclamaient, auprès du gouvernement, certains avantages qu'on leur avait fait espérer lors de l'annexion du pays au Canada.

On a trop différé de leur rendre justice. Ils prétendent en outre, et je crois avec raison, avoir été maltraités par certains agents, sinon mal intentionnés, au moins fort maladroits. Des meneurs, qui avaient intérêt à la révolte, en ont profité pour les soulever. Ces braves métis ont été jusqu'à présent très soumis aux prêtres ; mais les idées d'émancipation et de civilisation moderne ont pénétré chez nous. On n'a pas osé cependant leur dire que nous étions leurs ennemis, mais on leur a répété sur tous les tons, que, tout en nous restant soumis pour la religion, ils pouvaient nous tourner le dos quand il s'agissait de politique. Il a été facile aussi de soulever les sauvages qui prétendaient avoir bien des raisons de se plaindre du gouvernement. Craignant notre influence sur eux, on l'a prévenue en représentant le missionnaire comme vendu au gouvernement et s'entendant avec lui pour les rendre malheureux. Ces raisonnements ont eu d'autant plus d'effet que la grande majorité des sauvages de cette partie de mon diocèse sont encore infidèles ; ils ont cru facilement que nous sommes, en effet, vendus au gouvernement parce que, en toutes circonstances, nous tâchions d'apaiser leurs emportements. Plus d'une fois les menaces des sauvages nous ont été attribuées par certains employés du gouvernement ; parce que nous prenions les intérêts des sauvages et des métis, on nous accusait de les pousser à la révolte. Je ne dirai pas que le gouvernement nous a soupçonnés officiellement, mais ses employés nous ont accusés. Il est bien certain que nous avons usé de tout notre pouvoir tant auprès du gouvernement qu'auprès des révoltés pour empêcher cette guerre civile. Le premier a voulu économiser quelques milliers de piastres et il va en déboursier des millions sans compter le sang qui, déjà, a coulé en abondance, et qui sait quand cela finira ?

Malgré vos efforts pour détourner le fléau, nous n'y avons pu réussir, sauf dans une partie du diocèse ; car, grâce à Dieu, nos métis de Saint-Albert et des environs, ainsi que les sauvages, tout en partageant le mécontentement des autres, ne les ont pas suivis dans leur révolte. Dans le pays révolté, j'avais au moins treize missions desservies par onze Pères Oblats et quelques Frères convers ; j'avais en outre deux établissements de religieuses ; qui sait ce que tout cela est devenu ? Malheureusement, je n'en puis plus douter, au moins deux de nos Pères ont été massacrés, et je crains bien que deux autres n'aient eu le même sort. Je ne doute pas de la destruction complète de quatre établissements, et je redoute beaucoup pour huit autres qui, probablement, n'auront pas été plus épargnés. Les métis et les chrétiens ne massacreraient pas les missionnaires ; mais les infidèles, qui voient en nous des bourreaux vendus au gouvernement, ont montré ce dont ils sont capables. Nos églises et nos chapelles sont les seuls grands établissements du pays ; elles servent, paraît-il, de prison, de lieu de refuge aux révoltés, etc. Ces révoltés, ne pouvant vivre que de pillage, se sont emparés de tous les animaux domestiques du pays, l'unique ressource des missions ; si les missionnaires ont pu échapper aux balles des révoltés, échapperont-ils à la famine ? J'ai le cœur gros de douleur et d'inquiétude, je sens que la main du bon Dieu s'est appesantie sur nous.

Depuis mon dernier voyage en Europe, j'ai perdu huit missionnaires, dont six prêtres ou Frères convers, et un jeune scolastique. Sur ces huit, deux seulement sont morts dans leur lit, les autres sont morts gelés, noyés ou massacrés par les sauvages.

20 mai 1885.

Je ne puis plus avoir aucun doute sur la mort de deux de nos Pères, les PP. FAFARD et MARCHAND.

Le pauvre P. FAFARD appartenait au diocèse de Montréal. Il entra dans notre congrégation en 1872 et reçut son obédience pour mes missions en 1875. Je l'ordonnai prêtre le 8 décembre 1875 et le lançai de suite dans les missions sauvages, sous la direction d'un Père expérimenté. Il s'est toujours distingué par son zèle. Depuis près de deux ans il était supérieur d'un district. Il avait réussi à se faire un magnifique établissement ; pour cela, il a travaillé lui-même comme un mercenaire afin de diminuer les dépenses.

Le P. MARCHAND, le second martyr, est du diocèse de Rennes. Il entra dans notre congrégation en 1880. Après avoir fait son noviciat en Hollande, il fut envoyé à Ottawa (Canada), pour y terminer ses études théologiques. Je l'ordonnai prêtre en septembre 1883 et le donnai pour compagnon au P. FAFARD. Afin d'apprendre plus vite la langue crise, il fut chargé de l'école des petits enfants. Il devint bientôt capable d'être missionnaire, et son supérieur lui fit bâtir une maison-chapelle sur une réserve sauvage à 8 ou 10 lieues de la sienne. Il était à la tête de ce nouvel établissement depuis l'automne dernier et il se trouvait avec son confrère et supérieur lorsqu'il a été massacré. Quand les sauvages eurent consommé leur forfait, ils portèrent les corps dans la chapelle. Sans doute déjà le remords se faisait sentir, la vue d'un tableau du Sacré Cœur les épouvanta, assure-t-on ; il leur semblait que l'image était animée et leur lançait des regards menaçants, ils sortirent effrayés et d'autres mirent le feu à la chapelle sans y entrer. Le Saint Sacrement devait y être.

Dès que les voyages seront possibles, je visiterai mes

missions si éprouvées, j'irai prier et pleurer sur des ruines, sur les cendres de mes pauvres missionnaires. On dit qu'après avoir été fusillés, ils furent transportés dans leur maison que l'on incendia ensuite. Je donne ces renseignements sous toute réserve, car je ne suis sûr de rien, que de la mort de deux Pères, et je regarde comme très probable que quatre ont été massacrés.

(*Missions catholiques*, 3 juillet 1885.)

DEUXIÈME LETTRE

DU R. P. FOURMOND AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Antoine, 11 mai 1885.

Voilà près de deux mois que nous sommes comme prisonniers, sans pouvoir donner de nouvelles ni à vous, ni à M^{sr} GRANDIN, ni même à notre cher supérieur, le R. P. ANDRÉ. Tout le temps nous avons été au milieu de la rébellion.

Une vingtaine de rebelles obstinés, victimes des paroles fallacieuses du trop fameux Riel, ont commencé la guerre par la proclamation du gouvernement provisoire, avec Gabriel Dumont pour président, assisté d'un conseil composé d'une douzaine de métis les plus âgés. Puis, à l'aide de cette petite bande armée, le chef a réuni de force à Batoche (Saint-Antoine) tous les autres métis en les menaçant du pillage et même de la mort s'ils ne prenaient pas eux aussi les armes pour soutenir *leurs droits*. Quelques-uns ont résisté, le plus grand nombre a cédé à la force.

Alors Riel a voulu singer le madhi, et, tout à la fois pour satisfaire son orgueil et se venger de notre résistance et de la terrible opposition que nous lui avons faite, il s'est fait sectaire, fascinant nos pauvres gens par

ses trompeuses paroles, rejetant le Pape et l'Église, faisant du samedi comme autrefois le jour du Seigneur, renouvelant les erreurs des anciens et des nouveaux hérétiques, se donnant comme le grand réformateur de la religion, obligeant ses gens jour et nuit à la prière.

J'ai eu plusieurs disputes publiques avec lui. Les bons en ont été affermis ; mais beaucoup, terrifiés par ses menaces ou séduits par ses promesses et ses airs hypocrites, ont renoncé à tout ce qu'il a voulu pour croire à ses rêveries ; ils le regardent comme un saint, un persécuté, et nous comme des esclaves de Rome, des gens vendus au gouvernement, des traîtres, des ennemis de notre peuple. Il n'y a pas de sottises qu'il ne nous ait dites, de menaces qu'il ne nous ait faites pour nous ébranler et faire de nous ses premiers apôtres.

Sous prétexte de nous défendre, il nous a tous réunis avec nos fidèles religieuses de Saint-Laurent ici à Saint-Antoine de Padoue, où nous n'avons plus la permission de circuler librement, même pour les besoins du saint ministère. Il était défendu à nos gens de venir nous visiter et nous demander conseils et consolations.

Que de terreurs, de dangers, de peines de tous genres sont venus fondre sur nous pendant tout ce temps ! Voilà le troisième jour que nous sommes au milieu de la bataille entre l'armée canadienne, commandée par le général Middleton, et nos pauvres gens, qui se battent avec un courage et une habileté dignes d'une meilleure cause. La fusillade et la canonnade nous assourdissent sans pourtant faire grand ravage. Les uns et les autres se cachent dans des trous et des tranchées. Nous n'avons pas plus d'une vingtaine de tués ou blessés. J'ai été mis par erreur au nombre des premiers et j'ai eu la surprise de lire, dans le *Soleil* de Vinnipeg, *l'annonce de ma mort*.

Un événement plus triste et plus sérieux, c'est la bles-

sure du R. P. MOULIN, frappé ce matin d'une balle égarée. Par une protection visible de N.-D. de la Miséricorde dont nous célébrons la fête, la blessure n'est pas grave. J'ai pu, malgré la fusillade qui nous entoure, faire entrer quelques soldats canadiens qui ont emmené le cher blessé à l'ambulance. Le général vient à l'instant de nous dire que la balle a été heureusement extraite et que la guérison ne sera pas longue.

L'armée canadienne a le dessus. Nos gens se sont retirés en grande partie sur la rive opposée de la Saskatchewan; une bande seulement tient encore dans un ravin tout près d'ici, en sorte que nous sommes maintenant hors de danger et en liberté. J'en profite pour vous rassurer par cette lettre. Les religieuses se portent bien.

(*Missions catholiques.*)

FOURMOND, O. M. I.

LETTRE DU R. P. PROVOST AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Raphaël du lac Froid, 19 juin 1885.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire. J'étais en train de le faire à Montréal lorsque l'ordre m'arriva de suivre le 65^e bataillon comme aumônier dans l'expédition du Nord-Ouest.

Nos Pères ou les journaux vous ont appris que nous avons laissé Montréal le 4 avril pour arriver à Winnipeg le 10 et à Calgary le 12. Dans ces différentes missions, j'ai rencontré la plupart de nos Pères, et j'y ai éprouvé d'une manière bien sensible le bonheur d'appartenir à une famille religieuse. De Calgary à Edmonton, j'ai rencontré les RR. PP. SCOLLEN et GABILLON; à Edmonton, le R. P. GRANDIN. J'ai visité la belle mission de M^{sr} GRANDIN

à Saint-Albert, et ce cher Seigneur m'a reçu avec toute l'affection de son grand cœur. J'y ai vu toutes ses belles œuvres. Il m'a montré avec orgueil ses petits sauvages occupés à travailler la terre, le bois, etc. Il a avec lui un des fils de Poundmaker, un célèbre chef sauvage qui vient de se soumettre à Battleford, grâce à l'intervention du R. P. COCHIN, dit-on. Je n'ai été que quelques heures à Winnipeg et à Saint-Boniface; huit jours à Calgary, huit jours à Edmonton et un jour à Saint-Albert.

J'ai pu aller voir le R. P. BLAIS dans sa petite mission du Fort-Saskatchewan. De là, nous sommes descendus par la rivière du même nom au Fort-Pitt, où nous avons commencé à voir les horreurs de la guerre barbare que les sauvages ont faite aux blancs : des cadavres exposés depuis longtemps à la voirie, les magasins pillés, brûlés et saccagés. Tout est désert sur notre passage; pas un pouce de terre ensemencée; les maisons barricadées ou détruites.

Le 27 mai, nous laissions le Fort-Pitt, et le lendemain nos soldats eurent un engagement de deux ou trois heures avec la bande du Gros-Ours, le plus vilain sauvage du Nord-Ouest, qui avait alors une quarantaine de prisonniers blancs, au nombre desquels le R. P. LE GOFF et les sauvages, chefs de sa mission.

Nous nous retirâmes vers le Fort-Pitt pour revenir quelques jours après. Nous n'y retrouvâmes plus les sauvages : ils avaient décampé, laissant une grande partie de leur butin, une centaine de charrettes, des wagons, des lits de plume, des sacs de farine et du lard. Là, je trouvai une boîte-chapelle que l'on croit être celle du R. P. FAFARD. On me remit plusieurs feuillets du registre des baptêmes, mariages et décès, un manipule et autres objets.

Nous étions campés à quelques milles, lorsque le soir, vers dix heures, trois prisonniers échappés entrèrent dans

notre camp conduits par la sentinelle. C'est d'eux que j'ai appris que le R. P. LE GOFF, que nous croyions mort, était vivant, et que ses sauvages avaient fui les rebelles en leur abandonnant une quarantaine de bêtes à cornes.

De là nous passâmes au lac d'Oignon (*Onion's lake*), où était la mission du R. P. MARCHAND, aujourd'hui brûlée et saccagée. Il n'en reste absolument rien que quelques boisseaux de patates dans un caveau que nous supposons appartenir à la Mission.

Vingt milles plus loin est le lac La Grenouille. J'ai eu la douloureuse consolation d'aller m'agenouiller sur la tombe de nos chers PP. FAFARD et MARCHAND, massacrés le 2 avril par les sauvages. Leurs corps, trouvés dans la cave de leur chapelle, avaient été enterrés par la colonne de nos soldats qui descendait par la voie de terre. J'ai bien regretté de n'être pas avec cette colonne, car j'aurais pu leur rendre moi-même ce devoir. Il ne reste absolument rien de la Mission; tout est brûlé. Cependant le cimetière est en bon état, ainsi que la cloche. Elle a été respectée par les vandales, et on la voit encore sur sa charpente à côté de l'église en ruines.

Du lac La Grenouille, poursuivant toujours la bande du Gros-Ours, nous sommes arrivés à la mission du lac Froid, d'où je vous écris et où nous sommes depuis douze jours. C'est ici que le R. P. LE GOFF s'est présenté au général pour savoir à quelles conditions ses sauvages pourraient rentrer sur leurs réserves, car quelques-uns s'étaient compromis. Je fus envoyé avec le P. LE GOFF pour traiter avec eux. Nous étions porteurs d'une lettre que nous devions lire à la tribu et qui lui enjoignait de se rendre sans condition. C'était un peu raide. Cependant, avec l'aide de Dieu, tout marcha bien. Le camp des sauvages était à 15 ou 16 milles d'ici. Deux sauvages étaient venus nous chercher. Les guerriers décidèrent, séance

tenante, qu'ils viendraient dès le lendemain faire leur soumission, ce qu'ils firent, en effet. D'abord il fut décidé que cinq d'entre eux seraient livrés prisonniers. Mais le général en chef, arrivé sur ces entrefaites, les gracia. On eut lieu de s'en réjouir, car depuis ils ont été très utiles à nos troupes pour les guider.

Hier, nous avons appris que les Cris des bois et les Cris des prairies s'étaient séparés : les premiers se dirigent vers le Fort-Pitt, emmenant leurs prisonniers. On pense qu'ils veulent se rendre et qu'ils espèrent obtenir plus facilement leur pardon par l'entremise des captifs. Nous nous attendons de jour en jour à être rappelés dans nos foyers. Personne n'en sera fâché. Le R. P. LE GOFF est bien. J'espère qu'il écrira un rapport circonstancié de sa captivité.

Veillez me bénir, mon Très Révérend Père, et me croire comme toujours et plus que jamais

Votre fils dévoué en N.-S. et M. I.

PROVOST, O. M. I.

Nous trouvons dans *le Manitoba*, journal hebdomadaire qui s'imprime à Saint-Boniface (numéro du 2 juillet), l'article suivant, qui nous donne quelques détails sur les démarches de M^{sr} GRANDIN, à la suite de ces tristes événements :

Fort-Qu'Appelle, Assiniboia, 24 juin.

M^{sr} GRANDIN arrivait ici lundi matin, accompagné du R. P. LEDUC et du R. P. LACOMBE ; celui-ci venait voir l'école industrielle, et il est reparti pour Calgary, mardi soir.

Monseigneur va faire la visite de ses Missions et surtout de celles qui ont le plus souffert de ce malheureux soulèvement.

Mardi matin, Monseigneur chantait dans notre église un service pour le repos des âmes de ses deux missionnaires, les RR. PP. FAFARD et MARCHAND. La messe avait été annoncée le dimanche précédent, aussi l'assistance était nombreuse. Il était facile de lire sur la figure de Monseigneur la douleur et l'inquiétude qui remplissaient son âme ; mais c'est surtout après la messe, lorsque, à la demande du Supérieur de la Mission, le R. P. LEBRET, il adressa la parole aux métis, que l'on put comprendre toute l'étendue de sa peine. En parlant de cet horrible massacre du lac La Grenouille, Sa Grandeur disait :

« Trois mois auparavant, les sauvages me protestaient de leur respect et de leur obéissance envers ces mêmes missionnaires qu'ils ont massacrés. Ils étaient loin alors de vouloir les tuer ; comment un tel changement s'est-il donc produit en eux ? Pourquoi se sont-ils portés à de tels excès ? Ah ! c'est que des gens plus instruits et plus coupables qu'eux leur ont donné de mauvais conseils et leur ont fait croire que le prêtre était leur ennemi et était vendu au gouvernement pour les perdre ; et, grâce à ces mauvais conseils, les deux excellents missionnaires, pour lesquels vous êtes venus prier aujourd'hui, ont été massacrés par ces mêmes sauvages pour le salut desquels ils avaient tout quitté ; ils sont tombés victimes de leur zèle à défendre la vie de leurs frères, et cela le Vendredi saint (1), quelques instants après avoir renouvelé la mémoire d'un sacrifice qui a dû être pour eux une excellente préparation au martyre.

« N'est-ce pas aussi pour avoir rejeté les conseils de leurs prêtres, pour s'être laissé persuader qu'ils étaient leurs ennemis, pour s'être laissé tromper par un insensé

(1) D'autres relations disent que le massacre a eu lieu le Jeudi saint, 2 avril. Nous saurons plus tard exactement quelle est la date véritable.

(Note de la Rédaction.)

que nos pauvres métis de la Saskatchewan, si bons auparavant et dont beaucoup sont vos parents, ont attiré sur eux tant de malheurs et même ont en quelque sorte apostasié dans la foi? S'il faut en croire ces récits que j'entends tous les jours et qui m'attristent de plus en plus, ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : « Celui qui vous méprise me méprise ; celui qui vous touche me touche à la prunelle de l'œil. » Ces menaces de Notre-Seigneur ne se sont-elles pas vérifiées et ne se vérifient-elles pas tous les jours ? Quoi de plus triste que de rencontrer sur le chemin nos pauvres métis de la Saskatchewan si misérablement vêtus, eux qui, l'année dernière, avaient encore des établissements si prospères ! J'ai versé tant de larmes que je n'en trouve plus pour pleurer de tels malheurs. »

Et, en disant ces mots, Monseigneur éclata en sanglots. Beaucoup d'assistants pleuraient avec lui. La vue de ce bon et saint vieillard pleurant la perte de ses missionnaires et les malheurs de ses diocésains était de nature à arracher des larmes aux cœurs les plus durs. Les pleurs finirent éloquentement ce discours, qu'il ne put continuer, et l'assistance se retira pénétrée de compassion pour Sa Grandeur, si compatissante elle-même pour les maux de son peuple.

Cette cérémonie laissa de salutaires impressions.

Monseigneur et le R. P. LEDUC partirent mercredi pour Saint-Laurent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M^{gr} FARAUD AU T. P. SUPÉRIEUR
GÉNÉRAL.

Mission de Notre-Dame des Victoires, le 6 juin 1885.

..... Nous étions déjà arrivés au 17 avril, et je n'avais pas la moindre idée de ce qui se préparait. Ce jour-là,

vers les trois heures du soir, M. Young, agent de l'honorable Compagnie et juge de paix ou magistrat local, vint me visiter, accompagné de quatre personnes : Pakkan, chef cris de la station du lac du Poisson-Blanc ; M. Stennor, ministre presbytérien de la même localité ; Peter Eramus, interprète du gouvernement, et Alexandre Hamelin, métis qui a établi une petite maison de commerce à côté. Tous ces messieurs étaient terrifiés, et leur visage était décomposé par la peur. M. Young prit la parole et fit l'exposé suivant : « Nous sommes menacés, à courte échéance, de l'invasion des hordes des prairies. Le pillage et la mort sont à nos côtés. Le Gros-Ours (Mistahé-Maskwa), chef du Fort-Pitt, est en révolte ouverte contre le gouvernement et a juré de mettre à mort tous les blancs (les Européens) résidant dans le Nord-Ouest. Des paroles il est déjà passé aux actes. Etabli auprès du lac La Grenouille (station et mission située entre le lac La Biche et le Fort-Pitt, plus près de celui-ci que de celui-là), à la tête de 700 à 800 farouches guerriers, il a déjà mis la garnison en déroute, pillé le Fort, pris les agents comme otages et il les garde sous sa surveillance. Au lac La Grenouille tout a été également pillé : les commerçants, l'instituteur-fermier, la Mission. Les personnes étaient conduites en esclavage entre deux haies de guerriers. A un moment donné, l'agent-fermier fit mine de vouloir retourner sur ses pas ; à l'instant même une balle lui traversait le cœur. Le R. P. FAFARD, qui le précédait immédiatement, ayant tourné la tête pour jeter un regard sur la victime, était frappé lui-même au même instant. Tous les autres prisonniers faisant file ayant été fusillés, le jeune P. MARCHAND, qui était à la tête, pieusement occupé à réciter son office, sans même se détourner, recevait lui-même le coup mortel. Il fit encore quelques pas et vint tomber mort devant la porte du

Gros-Ours. (Des nouvelles ultérieures nous ont appris que les deux Pères furent jetés, tout habillés et couverts de sang, dans le caveau de leur chapelle dévastée. Au moment où les sauvages qui avaient apporté les corps allaient sortir, ils virent ou crurent voir le *Grand Crucifix* ou le tableau du sacré Cœur de Jésus prendre une figure menaçante, et leur faisant signe de la main qu'ils seraient punis. Pour se débarrasser de la vision, ils mirent le feu à la chapelle. Après l'incendie, on constata que les corps des deux martyrs avaient été entièrement consumés. Il ne resta, paraît-il, que les tibias de deux jambes, que le feu avait respectés.)

« Le Gros-Ours a fait inviter par deux fois le chef Pakkan, ici présent, avec menace de vengeance s'il résistait, de venir au lac La Biche, d'exciter la haine et la cupidité des métis et des sauvages et de procéder ensuite au pillage du Fort, des commerçants, de la Mission, et d'enrôler ensuite tous les hommes valides comme soldats de la révolte et de traîner les récalcitrants comme prisonniers. Pakkan, trop honnête et trop intelligent pour ne pas comprendre les suites funestes, pour eux et pour tous, des crimes qu'on lui conseille, s'y refuse absolument. Il est venu ici pour nous avertir de nous tenir sur nos gardes et demander un peu de poudre pour se défendre, lui et les siens, dans le cas où le Gros-Ours viendrait l'attaquer avec ses guerriers. Métis et Cris, ajoute M. Young, veulent imiter Pakkan : se défendre et nous défendre. J'ai déjà convoqué les gens pour une réunion générale, qui aura lieu demain, au Fort, à l'effet d'organiser la défense. »

A la suite de cet exposé, une assemblée se tint le soir même et durant tout le lendemain. J'avais conseillé au P. COLLIGNON d'y aller, pour voir et entendre. Tous se dirent contents de leur situation présente, et promirent

de défendre la colonie à main armée. Un premier détachement devait garder les avenues du Fort et le défendre. Les autres devaient rester ici. Il était entendu que dès que les gardes de la Mission sauraient que ceux du Fort étaient attaqués, ils iraient à leur secours et réciproquement.

Toutes ces fortes résolutions, l'ennemi absent, me trouvaient froid. J'étais à peu près certain que, si quelques-uns avaient vraiment le désir de nous défendre, le plus grand nombre était prêt à s'associer au pillage, s'il avait lieu.

Cependant l'anxiété était grande. Le temps pressait, et le Gros-Ours, s'il devait venir, ne pouvait tarder. Je n'éprouvais pas la moindre inquiétude pour ce qui me regarde : mourir, à mon âge, et mourir pour la cause de Dieu, me paraissait un bonheur, et aussi un honneur trop grand pour l'avoir mérité. Ce qui ne pouvait faire moins que de me préoccuper c'était la pensée que si l'équipement de nos Missions du Nord était volé, ces Missions étaient perdues. Je ne voulais, en ceci, comme en tout le reste, que l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu. Or, comme je sais que cette volonté tend exclusivement au bien de ceux qui l'aiment, dans le sanctuaire secret de mon cœur restait debout et inébranlable la conviction que Dieu ne permettrait pas cela. Pendant cette première période de panique, les Pères et les Frères passaient la majeure partie des nuits à cacher dans le sable, dans les caves, dans les planchers, dans les étables, les articles indispensables pour empêcher nos Pères du Nord de périr : poudre, plomb, balles, fil de rêts, vin de messe. Jusque-là nous étions et nous restions seuls.

Dans la nuit du 25 au 26 avril, les émissaires du Gros-Ours arrivaient sur les bords du lac Castor (à peu près à 10 kilomètres d'ici). Ils n'étaient que dix, mais ils

se disaient suivis par plus de cent. Les quelques Cris campés sur les bords du lac, éveillés en sursaut par les détonations de coups de fusil, en furent effrayés. Bientôt circonvenus par les émissaires qui les invitaient, au nom et par ordres écrits de Sa Majesté le Gros-Ours, à s'unir à leurs frères, à se ranger sous le drapeau des patriotes, sous peine, s'ils refusaient, d'être emmenés captifs, peut-être mis à mort, ils virent s'évanouir leurs bonnes résolutions de la veille. Ils auraient eu besoin d'être soutenus, conseillés, et ils étaient seuls et peu nombreux.

Bref, pressés, sollicités de montrer leur néopatriotisme en allant immédiatement piller le Fort de l'honorable Compagnie, ils y consentirent, bien qu'à contre-cœur, dans l'espérance encore qu'ils trouveraient quelques métis résolus, qui, leur prêtant main-forte, les empêcheraient de se rendre coupables de vol.

Ils trouvèrent en effet quelques métis du côté est du lac (habitants de la Grande-Baie). Ils venaient simplement prendre leur grosse part au pillage. Tous ensemble, donc, ils ordonnèrent au gardien du Fort, Pot-Pruden, de leur livrer les clefs. Il s'ensuivit une scène indescriptible : hommes, femmes et enfants se précipitèrent dans le magasin, envahirent la maison. En moins d'un quart d'heure il ne restait pas une épingle : objets de commerce, comestibles de toutes sortes, fourrures, tout avait disparu. Puis, à l'instar de tous les révolutionnaires, ils brisèrent les vitres, les portes, les tables ; les chaises volaient en morceaux sous la hache ; les livres de toutes sortes, déchirés en mille pièces, étaient emportés par le vent. Les femmes s'amusaient à déchirer les tapisseries et à se partager les robes de M^{me} Young, coupées, au préalable, avec des ciseaux. Ils avaient ordre de ne pas brûler, ils ne brûlèrent donc pas ; mais tous ceux qui ont vu ce petit

Fort après cet exploit disent qu'il présente l'image de la plus grande désolation.

Vers trois heures de l'après-midi, Pruden vint nous avertir de ce qui venait de se passer. Les pillards, dont le nombre grossissait toujours, devaient venir le lendemain matin à la Mission et la piller à son tour. La perspective n'était pas belle, et la frayeur s'était emparée de tous les cœurs.

La nuit de l'arrivée des émissaires du Gros-Ours, la vieille mère de notre bon et fidèle serviteur Julien Cardinal était partie en toute hâte, à travers bois et marais, pour venir nous avertir du danger. Elle était arrivée vers six heures du matin. Son fils Julien, averti le premier, après nous avoir donné l'éveil, partit à cheval pour prévenir tous les habitants de l'ouest du lac, les plus nombreux et les plus civilisés, que le moment du danger était arrivé et que tous ceux qui avaient le *cœur fort* devaient le montrer en se réunissant en toute hâte autour de la Mission, pour la défendre. Les chaleureuses paroles de Julien avaient été entendues, et, quand Pruden nous apporta la nouvelle de la prise ou, mieux, de la dévastation du Fort, déjà une quinzaine d'hommes armés étaient réunis. Le soir, il en arriva encore un nombre à peu près égal. C'était quelque chose, et, bien que ces gens ne fussent ni bien sûrs ni bien valeureux, ils savaient que la partie s'engageait avec des guerriers aussi poltrons qu'eux.

Après une nuit d'angoisses, le 27 avril au matin, je m'entretenais avec notre guide Louis Lavallée, lorsqu'un coup de fusil retentit à quelque distance de nous. Un moment après, nous aperçûmes un sauvage, seul, tout armé, se dirigeant de notre côté. Les plumes multicolores de son bonnet et les bigarrures rouges, jaunes et noires, de sa figure, nous indiquaient que c'était l'ambassadeur du

Gros-Ours. Il s'avança amicalement, touchant la main à tout le monde. Ses genoux, s'entre-choquant, indiquaient la crainte que lui inspiraient nos gardes.

Il s'assit, et, bientôt entouré de tous nos soldats assis sur leurs talons, il leur dit : « Je viens en ami ! Le Gros-Ours nous a envoyé pour savoir quelle était votre opinion : Êtes-vous du parti de Riel ? Suivez-vous le gouvernement ? C'est ce qu'il nous importe de savoir. Pour soutenir la lutte nous avons besoin d'hommes, et de poudre, dont nous sommes fort mal fournis. Pouvez-vous, voulez-vous nous accorder ces deux choses ? Nous ne sommes pas venus pour faire mal à qui que ce soit. Tous, le Gros-Ours le premier, nous regrettons les meurtres qui ont été commis au lac La Grenouille, par quelques étourdis, contre l'ordre et la volonté des chefs. Nous sommes tous convaincus que ces assassinats feront grand tort à notre cause. »

Après un moment de silence, nos volontaires répondirent, d'abord de vive voix, puis par écrit : « Vous saurez que nous n'avons pas d'opinion politique bien prononcée. Nous sommes du parti du gouvernement qui nous donnera la paix et la tranquillité dont nous avons besoin avant tout. Nous sommes tous pauvres et avons grand'peine à faire vivre nos familles. Nous ne saurions les quitter sans danger. Personne d'entre nous ne consent à devenir soldat du Gros-Ours. Quant à la poudre, nous en avons très peu. Il nous la faut d'abord pour vivre, et le peu qui restera, nous ne saurions vous le céder. Nous la gardons pour nous défendre, dans le cas où l'on viendrait nous attaquer. »

Le messenger se retira sans rien dire ; il avait peur, mais il n'était pas content de cette réponse. A peine à quelque distance, il fit dire à nos preux que S. A. le Gros-Ours serait fort mécontent de leurs réponses ; qu'il se vengerait très certainement en envoyant cent cinquante à deux

cents de ses meilleurs guerriers, pour s'emparer de force et de leurs personnes et des choses qu'ils lui refusaient; que dans huit ou neuf jours au plus, juste le temps requis pour l'aller et le retour du lac La Biche au lac La Grenouille, ils seraient là.

Nos gens avaient épuisé toute leur valeur et leur courage dans leur réponse. Le feu, poussé par le vent à travers des combustibles amassés, ne se propage pas avec plus de rapidité en étendant ses ravages que la peur chez nos sauvages. La panique était générale. On voyait des ennemis partout. Le lendemain 28 avril, à neuf heures du matin, tous nos soldats avaient pris la fuite. Les familles alarmées venaient prendre leurs enfants à l'école. Tous, affolés par la peur, partaient sans savoir où ils allaient, sans provisions, sans secours d'aucune sorte, abandonnant leurs maisons aux voleurs, ne pensant plus à leurs semences.

Dans cet affolement général, nos Sœurs firent chorus. Il était impossible de les retenir plus longtemps. Bien que ma conviction fût qu'elles seraient plus exposées au danger ailleurs qu'ici, je consentis à leur départ. Durant la nuit du 28 au 29, elles se transportèrent avec un petit bagage sur une île située à 3 kilomètres d'ici, où nous avons une petite maison de pêche. Elles se figuraient, les pauvres Sœurs, que, si les Cris venaient, ils ne pourraient pas aller les trouver là. Les alarmes et la peur recommencèrent et augmentèrent sur la terre d'exil.

Donc nous restions seuls, ou plutôt, je me trompe : il nous restait le fidèle Julien et le courageux Hamelin, résolus à verser leur sang plutôt que de laisser les Cris s'emparer de l'équipement de nos Missions, ou toucher à nos personnes. Nos Frères étaient calmes et résolus à combattre au nom du Seigneur. Ils n'eussent pas été les moins braves en cas d'attaque.

Il faut avouer pourtant que la position était critique, le danger réel et le moment solennel. Nous avions à craindre que nos Cris du lac Castor, ne voulant pas rester en arrière dans l'attente de la venue des autres, n'oubliassent leurs bonnes résolutions et que, nous sachant seuls, ils ne vinssent nous attaquer eux-mêmes. Dès le premier jour et les jours suivants, ils envoyèrent un des leurs pour nous dire que nous n'avions rien à craindre d'eux, mais que nous avions tout à craindre des bandes du Gros-Ours, qui viendraient très certainement. Un pauvre sauvage est si inconstant. Nous croyions à leurs promesses, et nous agissions comme si nous n'y croyions pas.

Les 28, 29 et 30 avril furent des journées pénibles. Durant la nuit du 30, vers onze heures du soir, M. Young, qui avait été à Edmonton pour avoir des nouvelles exactes, arrivait. Il nous apprit qu'une armée de 6 000 à 7 000 hommes : 2 000 se dirigeant vers le lac Canard, 1 500 vers la rivière Bataille, et de 1 000 à 1 200 vers Edmonton, était arrivée dans le pays ; que partant l'émeute ne saurait tenir longtemps. C'était encourageant, mais nous restions sous le poids de la menace du Gros-Ours. Comme il y avait encore trois jours avant la date extrême fixée par l'émissaire, M. Young, après nous avoir consultés, se décida à faire appel à toutes les bonnes volontés, à l'effet de former une petite armée de volontaires. Il envoya tout autour du lac, poursuivit lui-même les fuyards dans la petite rivière La Biche. Là il ne recruta personne, la peur était encore trop grande, mais bien d'autres qui s'étaient peu éloignés, ou qui, moins effarouchés, n'avaient pas quitté leurs maisons, répondirent à son appel. Le 4 mai au soir, il enrôlait 27 hommes, leur promettant, au nom du gouvernement, solde et ration. La nuit donc du 4 au 5 mai, la moitié de la garde mobile veillait autour de nous ; l'autre devait garder le jour. Au premier danger, un signal

convenu de quatre coups de fusil devait les réunir tous. C'était quelque chose.

M. Young, après avoir reçu l'assurance de tous les pillards de son Fort qu'ils n'avaient tout pris que pour le soustraire aux gens du Gros-Ours ; qu'ils avaient regret de ce qu'ils avaient fait et étaient prêts à tout restituer, partit le 5 mai pour aller rejoindre sa femme et ses enfants, qui avaient suivi la population. Il devait les conduire à Edmonton, *via* Tawatinau, et revenir ensuite pour approvisionner la colonie. Le même jour, il envoyait un courrier au général Strange, à Edmonton, pour lui demander un piquet de soldats pour nous protéger. Le courrier devait se hâter et, dans huit jours au plus, nous apporter des nouvelles.

En somme, tout semblait s'apaiser. Le 6, le 7, le 8 mai se passèrent sans que l'ennemi parût. Nous commençâmes à croire qu'il ne viendrait pas. Le malaise continuait quand même. Nos volontaires continuaient leur garde de nuit et de jour.

Le mardi 12 mai, je fis mettre notre berge à l'eau, et nous allâmes, à travers les glaces, délivrer nos prisonnières de l'île. Que de bénédictions je reçus là!... Cependant notre garde perdait patience ; nous ne recevions aucune nouvelle. Le 17, nous eûmes une nouvelle alerte : l'ennemi était là, nombreux, bien armé, décidé à tout. On l'avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles ; l'affolement recommençait, les Sœurs voulaient repartir ; nos soldats improvisés parlaient de prendre la fuite. Julien, toujours Julien, partit seul, à cheval, pour prendre des informations sur la cause véritable de l'alarme. C'était une bourde. Le visionnaire faillit se faire une mauvaise affaire.

L'anxiété augmentait : que signifiait ce silence absolu de trois longues semaines ? Le vendredi 22 mai, Julien et

son beau-frère partaient à travers la forêt, prenant le chemin le plus court, résolus de ne pas retourner sans avoir recueilli des informations sûres. Le 28, ils étaient de retour, porteurs d'une grande lettre sur l'adresse de laquelle était écrit ce mot en gros caractères : VICTOIRE. L'armée était victorieuse au lac Canard, et Riel prisonnier ; victorieuse à la rivière Bataille ; le Gros-Ours avait levé le camp et se dirigeait par les prairies vers Carlton. Ce fut un soulagement et une joie, quoiqu'il nous restât encore l'appréhension que des bandes séparées se jetassent sur nous, mourantes de faim, avides de pillage. Un petit festin fut servi à nos très mobiles soldats, puis avant la nuit ils se dispersèrent.

Une seule pensée devait nous occuper désormais : faire partir au plus tôt nos berges. Les rameurs s'offraient en grand nombre. Nous hâtâmes les préparatifs, et, le mercredi 3 juin, nos deux berges, portant 825 kilogrammes, se mettaient en route à trois heures du soir. Le R. P. COLLIGNON les suivit. La veille, nous avions expédié 825 kilogrammes pour les missions de Saint-Charles et Saint-Bernard. Après toutes les craintes, ce départ fut un immense soulagement. Le soir du même jour, le colonel Ouimet nous envoyait quatre hommes pour nous demander si nous avions besoin de soldats. Nous répondîmes que les soldats auraient pu être utiles un peu plus tôt, mais qu'actuellement nous pouvions nous en passer ; que le malaise dans lequel vivaient les sauvages plus ou moins coupables exigerait l'envoi d'un juge accompagné de huit ou dix officiers de police en uniforme, pour rétablir la paix. Nous attendons ce juge d'un jour à l'autre.

Je n'avais voulu vous donner qu'une idée générale de nos inquiétudes et des dangers auxquels nous avons été exposés. J'ai fini par vous faire un assez long rapport. Vous ne le trouverez, je pense, pas mauvais.

Il ne me reste plus, très révérend et très aimé Père, qu'à me recommander, ainsi que toutes nos œuvres, à vos saintes prières, et à vous assurer de ma constante estime et persévérante affection. Tout continue d'aller bien ici.

† HENRI, Év. d'Anemour, O. M. I.

LETTRE DU R. P. COCHIN.

Sainte-Angèle, le 28 avril 1885,
camp des sauvages rebelles.

Il y a un mois environ que nous sommes en guerre dans les environs de Battleford. Les métis catholiques de Bressylor, mes paroissiens, étaient bien tranquilles, lorsque, sans être attendu, M. J. Mac-Kay, fermier-instructeur des sauvages, arriva de la réserve *Strike him on the back*. Ce bon monsieur faisait ici beaucoup de bien, et il assistait les sauvages en prenant même sur son nécessaire. Sa charité ne put empêcher que, le lundi 30 mars, il ne fût réveillé en sursaut, avant le lever du soleil, et immédiatement pillé. Les mêmes sauvages, qu'il avait souvent secourus, entrèrent chez lui comme une bande de brigands, demandant la bourse ou la vie. « Tous les magasins sont pillés à Battleford, dirent-ils ; si tu veux vivre, donne-nous à chacun 50 piastres. » Un d'eux, tirant son couteau, dit : « Si on te frappe, je veux mourir avec toi, parce que tu as été charitable ; mais tu vas rester avec nous comme prisonnier, et nous ne répondons pas de ta vie quand les autres arriveront. » Pendant cette scène, les deux enfants de M. Mac-Kay, deux petites filles, se réveillaient épouvantés et poussaient des cris déchirants. Les sauvages, poursuivant leurs recherches, visitèrent l'écurie, prirent un cheval du propriétaire et un

second appartenant au gouverneur. Le pillage continua et fut complet ; les sauvages ne laissèrent à M. Mac-Kay et aux siens que ce qu'ils avaient sur le dos. Lui, sa femme et ses enfants furent conduits dans la cabane du chef et laissés sous la garde d'un sauvage. Les deux petites filles lui prirent la main en pleurant et en criant : *Aie pitié de nous ! passe-nous de l'autre côté !* Le sauvage, touché de leur chagrin, y consentit. Une fois traversés, les quatre fugitifs n'avaient que 6 milles à faire pour se rendre chez des parents. Ils partirent sans avoir déjeuné, se dirigeant comme ils purent à travers les bois et les marais, dans l'eau et la glace fondante, jusqu'aux genoux. La Providence les dirigea elle-même, et ils arrivèrent, après quatre heures de marche, par des chemins qu'ils ne connaissaient pas, à la maison de M. Poitras, beau-frère de M. Mac-Kay. Quand je vis arriver dans cet état M^{me} Mac-Kay et ses deux petites filles tout exténuées, je ne pus m'empêcher de pleurer. La famille fugitive fut reçue admirablement par M. Poitras, qui est un bon métis du vieux temps, c'est-à-dire un bon chrétien.

Ces événements du matin et les nouvelles colportées de tous côtés mirent la population en émoi, et aussitôt nos chrétiens commencèrent à régler leurs comptes avec le bon Dieu. J'entendis un grand nombre de confessions, et le lendemain, chez M. Poitras, où je m'étais retiré pour ne pas être seul, je donnai la communion à quinze personnes. Pendant la messe, M^{me} Mac-Kay, épuisée par les fatigues et par les émotions de la veille, tomba sans connaissance. A peine la messe terminée, nous vîmes arriver le bon vieux Frère GÉRANTE ; il venait de Battleford, accompagné d'un petit métis, élève du P. BIGONESSE. Il m'apprit que la population de la ville s'était enfermée dans le Fort. Les sauvages ont tout saccagé sur la rive sud de la rivière Bataille ; les Assiniboines ont tué leur

fermier-instructeur, et, après avoir déchiré son corps, l'ont jeté sur un fumier.

..... Je pensai que mon devoir était de rester avec mes catholiques. C'était le temps de Pâques, et tous, à peu près, se sont approchés des sacrements. Le jour de Pâques, le chef Poundmaker, suivi de vingt Assiniboines bien armés, vint dans notre camp proposer aux métis d'aller camper avec ses sauvages de l'autre côté de la rivière ; mais on lui fit comprendre par de bonnes raisons dont il reconnut la justesse, que nous ne voulions nous mêler en rien à la rébellion et que nous entendions rester neutres.

Quelque temps après, nous sauvâmes la vie à des Canadiens qui venaient de couper du bois à 100 milles plus haut et qui se rendaient dans leurs familles à Battleford ; nous les cachâmes, au risque d'être saisis nous-mêmes. Pour ce motif, les sauvages crurent que nous voulions les trahir, et ils formèrent le complot de nous enlever de force ou de nous massacrer en cas de résistance. Les sauvages, au nombre de deux cents, tous à cheval, commencèrent à se disperser dans toutes les directions, mettant le feu aux maisons. Ils saccagèrent ma chapelle, brisèrent le Chemin de croix, s'emparant des saintes Huiles et de tout ce qui restait là en fait d'ornements ; puis ils volèrent aux métis une partie de leurs chevaux. Pour avoir la vie sauve, il fallut se laisser emmener. Il y en avait, parmi eux, qui voulaient me fusiller, pour la seule raison que j'étais un blanc ; un d'entre eux me menaça de son revolver ; d'un vigoureux coup de poing je fis sauter l'arme : deux bons sauvages, que j'avais faits chrétiens l'année dernière, vinrent à mon secours, et leur protection m'arracha au péril. Alors bien des sauvages cris vinrent me toucher la main et me donner l'assurance qu'ils étaient prêts à exposer leur vie pour me défendre.

Maintenant, nous sommes campés avec eux sur la rive

sud de la rivière Bataille, à 40 milles de Battleford. Nous sommes à la merci des révoltés, et ils nous font toutes sortes de misères. Depuis que je suis ici, les sauvages ont mis ma Mission de Sainte-Angèle en cendres. Je suis en compagnie de mes chers chrétiens, métis et sauvages, et parmi eux il y en a de bien bons. Je partage leur captivité et leur infortune. Je prie sans cesse avec eux, et j'ose espérer que le bon Dieu, oubliant mon indignité et mon insuffisance, aura égard à ma bonne volonté et exaucera les prières de tous.

COCHIN, O. M. I.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. BIGONESSE.

Nous trouvons ce document dans l'*Etendard* du 11 juillet 1885 :

Battleford, 7 juin 1885.

Le P. COCHIN est rendu ici avec moi depuis deux semaines. Il a été prisonnier deux mois environ chez les sauvages, qui l'ont forcé, lui et ses gens (les métis neutres), à se joindre à eux. Il a été témoin de la bataille du Cut Knife Creek, où trois cents soldats sont allés attaquer le camp de Poundmaker, composé de trois cent soixante sauvages environ. Les balles lui ont sifflé aux oreilles et effleuré le corps. Il a pu échapper à la mort en se jetant à terre et dans les bas-fonds.

En voyant venir les soldats, il essaya d'aller au-devant d'eux par des sentiers détournés, pour leur conduire ses gens prisonniers. Mais les soldats, ne le connaissant pas pour un prêtre, tirèrent sur lui de leur mieux. D'un autre côté, les sauvages, tenant pour suspects les métis, les gardaient. Cette bataille dura, le 2 mai, de cinq heures

du matin à midi : sept heures de temps. Les sauvages eurent cinq hommes tués ; les soldats, sept hommes tués et quatorze blessés non mortellement.

Le P. COCHIN enterra lui-même un soldat protestant, resté sur le champ de bataille. Le 23 mai, il vint ici du camp de Poundmaker, 50 milles de distance, avec vingt-deux prisonniers, retenus jusqu'alors par les sauvages. Le chef, ayant appris la défaite de Riel, confiait une lettre au P. COCHIN pour traiter de la paix avec le commandant Otter. Le lendemain, le Père reportait une réponse au chef. Revenu à Battleford le 23, il portait, deux jours après, à Poundmaker et autres sauvages, un message du général Middleton, les sommant de se rendre, et revenait le lendemain, 26 avril, avec Poundmaker et ses conseillers, qui se rendirent et déposèrent une quantité d'armes à feu entre les mains du général. Aussi ce cher Père a beaucoup contribué, par ses longues courses à cheval et par ses conseils, au prix de bien des fatigues et des dangers, à protéger des vies et du côté des sauvages et du côté des troupes. Il a aussi grandement contribué à ramener à Battleford les métis forcés d'accompagner les sauvages.

Ce cher Père a même fait 40 milles pour aller indiquer aux soldats l'endroit où il avait inhumé le corps d'un des leurs, resté sur le champ de bataille à Cut Knife Creek.

Le R. P. PROVOST s'attend à ce que son bon Ange le conduise jusqu'à Battleford. Il m'a écrit. Il chasse le Gros-Ours en compagnie du 65^e bataillon.

Le 2 mai, Poundmaker a crié à ses gens, à la fin de la bataille, de cesser le feu et de ne pas poursuivre les soldats, qu'ils auraient probablement massacrés avant leur retour à Battleford. « Si nous versons encore du sang, le bon Dieu va nous punir ! »

Le chef Poundmaker est donc prisonnier. Il s'est mon-

tré brave et plein de dignité. Il a protégé les blancs contre les vexations des sauvages, et cela plusieurs fois. Le Père ne trouve rien de reprochable dans la conduite des métis de Bressylor, retenus prisonniers avec lui dans le camp de Poundmaker.

J'attends M^{gr} GRANDIN cet été à Battleford, nous arrivant par le Fort-Pitt. Amen.

A.-H. BIGONESSE, O. M. I.



<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2024.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.